

P.o.gall. 2609^a

00.75

LES ORPHELINS

Manuscrit

DU PONT NOTRE-DAME,

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX,

PAR

MM. ANIGET-BOURGEOIS ET MICHEL MASSON.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ, LE 20 JANVIER 1849.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

VINCENT DE PAUL.....	MM. DESHAYES.
LE MARQUIS DE VARANNES.....	SURVILLE.
LE CHEVALIER DE COURCELLES.....	GOUJET.
GAUTIER.....	EUGÈNE.
JACQUES, valet de chambre de de Varannes..	EMMANUEL.
LE DOCTEUR BERTAUD, médecin.....	BREMONT.
LAGOURDAINE, logeur.....	CHARLET.
JÉROME, au service de M. de St-Géran.....	CASSARD.
UN OFFICIER D'ARCHERS.....	RICHER.
GABRIEL, } enfants trouvés.....	M ^{mes} { MAX.
VALENTIN, } enfants trouvés.....	{ MARIE-CLARISSE.
LA COMTESSE DE ST-GÉRAN.....	MEIGNAN.
LA DUCHESSE DE MONTBAZON.....	WSANNAZ.
CATHERINE, femme de Jacques.....	ABIT.
LA SOËUR AGNÈS.....	WEIS.
DAMES ET GENTILSHOMMES. — ENFANTS TROUVÉS. — HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.	

L'action se passe sous le règne de Louis XIII; le premier acte en 1622, les autres actes en 1638.

S'adresser pour la mise en scène de ce drame à M. VAREZ, régisseur du théâtre.

33 B

ACTE I.

PREMIER TABLEAU.

*Au château de St-Géran. (1622) — Un salon ouvrant sur une galerie. —
Porte au fond. — Portes latérales*

SCENE I.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN, M^{me} DE MONTBAZON, UN VOYAGEUR, VARANNES, JACQUES, VALETS. *M^{me} de Saint-Géran évanouie est posée sur un sofa, à la gauche du public. M^{me} de Montbazon, debout, derrière le sofa, est penchée vers elle. Le voyageur, au milieu du théâtre, la contemple. Au lever du rideau, une femme de chambre venant de l'appartement à droite, apporte à M^{me} de Montbazon un flacon et un mouchoir blanc. Jacques entre par la porte du fond; il précède de quelques pas M. de Varannes, auquel il montre M^{me} de Saint-Géran évanouie.*

VARANNES, *entrant.*

Eh bien, notre imprudente fugitive?

M^{me} DE MONTBAZON.

Elle va beaucoup mieux... le calme se rétablit... sa respiration est plus libre... elle sommeille.

LE VOYAGEUR.

N'importe, il serait prudent, je pense, d'envoyer chercher un médecin.

JACQUES, *s'avançant.*

Monsieur le marquis ordonne-t-il ?

VARANNES, *à mi-voix.*

Je t'ordonne de rester. (*Haut.*) Le repos seul lui est nécessaire... Ces crises qui se renouvellent souvent ne présentent, par bonheur, aucun danger sérieux.

M^{me} DE MONTBAZON.

Pauvre Mathilde! c'est dans un moment de délire qu'elle sera sortie du château... Sans votre généreuse assistance, monsieur, elle pouvait mourir faute de secours. (*Elle congédie les femmes de chambre.*)

VARANNES.

C'est vrai. (*À part.*) Ou échapper trop longtemps à notre surveillance, ce qui eût été plus dangereux encore.

M^{me} DE MONTBAZON.

Grâces vous soient rendues, à vous, monsieur, que nous ne connaissons pas, à vous qui nous l'avez ramenée!

LE VOYAGEUR.

Pauvre prêtre... longtemps captif au pays d'Alger, j'ai fait vœu, si Dieu me rendait à la liberté, de consacrer le reste de ma vie au soulagement de toutes les souffrances, de toutes les misères. Depuis quelques jours seulement je suis de retour en France où m'appelle une mission de charité... Tantôt, en passant par ce pays où je viens pour la première fois, j'ai pris au hasard un sentier à travers bois, supposant qu'il devait abrégé ma route... Un murmure de sanglots frappa mon oreille et me fit revenir sur mes pas... Je pénétrai alors dans un épais taillis, au centre duquel s'élève une croix de pierre... Au pied de cette croix il y avait une femme... celle-ci (*indiquant M^{me} de Saint-Géran*); elle l'enlaçait de ses deux bras, comme pour lui demander miséricorde... Moi, la voyant ainsi souffrir et pleurer, je me penchai vers elle et lui dis : Espérez ! Au bruit de ma voix elle releva brusquement la tête, fixa sur moi un inexprimable regard de détresse et de terreur ; puis, me montrant le divin symbole, elle me cria : Grâce ! fais grâce, pour qu'à ton tour celui-là te pardonne !

VARANNES.

Toujours la même illusion... Elle se croyait en présence de Louis XIII ou du cardinal ministre, et c'est la grâce de son mari qu'elle vous demandait à genoux.

LE VOYAGEUR.

De son mari ?

M^{me} DE MONTBAZON.

Oui, notre cousin, monsieur de Saint-Géran, qui osa enfreindre le nouvel édit contre l'usage du duel.

VARANNES.

Voici le texte de la loi : Aux témoins, la Bastille ou les galères, suivant leur condition... Au vainqueur, la corde du gibet s'il est roturier... S'il est noble, la hache du bourreau.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN, *endormie.*

Raymond... Raymond... c'est moi !

LE VOYAGEUR.

Elle s'éveille.

M^{me} DE MONTBAZON, *qui s'est penchée vers le sofa.*

Non... c'est une image qui passe dans son rêve.

VARANNES.

Il y avait quelques jours à peine qu'elle était mariée au comte Raymond de Saint-Géran, l'un des plus riches gentilshommes de la province... C'était un mariage d'amour... Les fêtes duraient encore... lorsqu'un soir les archers du parlement pénétrèrent en armes jusque dans ce salon ; ils venaient se saisir de mon jeune

4 LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME.

parent, pour qu'il eût à répondre d'un duel dont la date remontait à plus d'une année et qu'il croyait oublié.

LE VOYAGEUR.

Et ils le firent prisonnier ?

VARANNES.

Ici même, sous les yeux de sa femme ! Madame de Saint-Géran, si heureuse ! si confiante dans l'avenir, ne put supporter ce passage subit de la joie dont elle s'enivrait au désespoir qui venait l'atteindre... Au moment où on la sépara violemment de son mari, elle tomba comme foudroyée... Quand on la releva elle était folle !

M^{me} DE MONTBAZON.

Depuis ce jour, monsieur de Varannes et moi, parents les plus proches de monsieur de Saint-Géran, nous ne l'avons pas quittée... Notre surveillance assidue suffit à peine pour lutter contre l'idée fixe qu'elle poursuit.

LE VOYAGEUR.

Et cette idée... c'est ?...

VARANNES.

De se rendre à Paris au palais du cardinal, espérant toujours que le ministre fera grâce au coupable.

LE VOYAGEUR.

Eh bien, pourquoi la retenir ici ?... pourquoi ne pas l'accompagner ?

VARANNES.

Parce qu'ainsi que messieurs de Boutteville et de Marillac, premières victimes de la nouvelle loi, le comte de Saint-Géran a payé de sa tête le tort d'avoir répondu à un défi par un coup d'épée.

M^{me} DE MONTBAZON.

Il y a huit mois que madame de Saint-Géran est veuve.

LE VOYAGEUR.

Et elle ignore son malheur ?

M^{me} DE MONTBAZON.

Non... mais Dieu permet souvent qu'elle l'oublie.

LE VOYAGEUR.

Durant le trajet que nous fîmes ensemble, elle ne cessa de murmurer d'étranges paroles, qui ne pouvaient s'adresser ni à son mari ni à des juges.

M^{me} DE MONTBAZON, *avec inquiétude.*

Que disait-elle donc ?

VARANNES, *l'interrompant et l'arrêtant du regard.*

Des choses qui n'ont aucun sens... aucune suite...

LE VOYAGEUR.

Au contraire... calme, alors... avec un demi-sourire, et comme si elle se fût adressée à quelqu'un qu'elle pressentait sans le voir, elle disait : Il faut que tu sois beau pour mieux le rappeler à mon cœur... que tu sois bon pour me consoler de sa perte... Pour lui, je serais morte... je vivrai pour toi !...

M^{me} DE MONTBAZON, à part.

La raison lui revenait !

LE VOYAGEUR.

J'ai pensé qu'il s'agissait d'un enfant.

VARANNES.

En effet... c'est encore une des illusions de ce pauvre esprit malade... Il lui semble impossible que monsieur de Saint-Géran ait péri tout entier... Plût au ciel qu'il eût laissé un héritier de sa fortune et de son nom... mais ce nom ne se perpétuera pas... il est éteint pour jamais. Ces paroles étaient aussi l'effet du délire.

LE VOYAGEUR.

Voyez comme on s'y tromperait... Quand elle parlait ainsi, je ne pouvais m'empêcher de me dire : Tout à l'heure, cette jeune dame était folle... mais maintenant, oh ! maintenant, j'en suis sûr, elle ne l'est plus !

M^{me} DE MONTBAZON, effrayée.

Eh quoi ! vous avez pu croire ?...

VARANNES.

Ceci n'a rien d'étonnant.... Vous savez bien, madame la duchesse, que nous-mêmes y avons été trompés, tant cette trop réelle folie prend parfois l'apparence de la raison... Ce calme est ordinairement l'indice d'une crise prochaine, aussi avais-je recommandé à Jacques de redoubler de surveillance... et le misérable a manqué à son devoir... au risque d'un irréparable malheur !

JACQUES, s'avançant.

Moi, monsieur le marquis... je vous jure !

VARANNES.

Tu ne commettras plus une pareille négligence... ici, du moins, car je te chasse.

JACQUES.

Vous me chassez !

M^{me} DE SAINT-GÉRAN, ouvrant les yeux.

Que ce voyage a été long... enfin... nous sommes arrivés !

M^{me} DE MONTBAZON.Cette fois, c'est bien le réveil. (M^{me} de Saint-Géran, sans

6 LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME.

se lever encore tout à fait, quitte l'attitude qu'elle avait sur le sofa ; elle pose ses pieds à terre, arrange sa mante et sa coiffe comme si elle se préparait à paraître devant quelqu'un. *M^{me} de Montbazon et le Voyageur sont groupés près du sofa.*)

JACQUES, s'avancant tout près de Varannes.

Vous ne pouvez pas me renvoyer... ce serait une injustice.

VARANNES.

C'est bon, tais-toi. (*A mi-voix et vivement.*) Pour justifier ton départ il fallait un prétexte... celui-là est excellent.

JACQUES.

Fort bien... J'y suis, monseigneur...

M^{me} DE SAINT-GÉRAN, à elle-même, sans regarder autour d'elle.

Quand donc Richelieu me recevra-t-il?... comme on me fait attendre ! l'heure passe... bientôt il sera trop tard... (*Se levant et écartant de la main les divers personnages qui se sont groupés autour d'elle avec intérêt.*) Place, messieurs !... laissez-moi passer... tout à l'heure vous aurez audience ; moi, il faut que j'entre la première... Je suis la comtesse de Saint-Géran... une pauvre jeune femme de qui le mari est condamné... il me faut sa grâce aujourd'hui... ou bien demain je serai veuve ! (*Elle fait quelques pas, et en finissant de parler elle lève les yeux sur Varannes, puis elle s'arrête, regarde ceux qui l'entourent, et reconnaît le Voyageur.*) Mais non, je ne suis pas chez le premier ministre... on m'a ramenée à Saint-Géran... et c'est vous qui m'avez trompée !... ah ! c'est affreux. On ne veut pas que je le sauve... on ne le veut pas ! (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

LE VOYAGEUR, à part.

Pauvre femme ! (*A M^{me} de Saint-Géran.*) Si mes prières à Dieu... si mes efforts auprès des hommes pouvaient vous rendre au bonheur, croyez, madame, que j'y dévouerais ma vie.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN, vivement.

Un ministre du Seigneur ! oh ! j'espère à présent... oui, j'espère... Le cardinal ne peut rien vous refuser à vous... nous irons ensemble à Paris... partons... partons à l'instant.

VARANNES.

Impossible, madame la comtesse... votre état de faiblesse s'oppose à ce voyage.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

Oui... pour lui... pour lui, vous savez?... je ne dois pas m'exposer aux fatigues de la route... mais pourtant il faut que j'implore la clémence du cardinal... Ah ! si je lui écrivais?...

M^{me} DE MONTBAZON.

C'est cela... écrivez-lui, Mathilde.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN, *au Voyageur.*

C'est vous qui lui présenterez ma supplique... vous la lui donnerez à genoux, n'est-ce pas?... car c'est à genoux qu'on demande une grâce. (*Elle s'incline.*)

LE VOYAGEUR, *la relevant.*

Je ferai ce que vous m'ordonnerez, madame. (*Aux autres.*)
Il faut bien lui laisser son erreur.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Venez... je vais écrire.

VARANNES, *bas, à M^{me} de Montbazon.*

Suivez-les.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN, *à M^{me} de Montbazon.*

Non... restez, ma cousine... rien que nous deux... seule avec lui, je saurai mieux ce qu'il faut dire... (*Elle veut entraîner le Voyageur.*)

M^{me} DE MONTBAZON, *faisant un pas.*

Cependant...

LE VOYAGEUR, *l'arrêtant, lui dit avec compassion.*

Oh! respectez la volonté du malheur!

M^{me} DE SAINT-GÉLAN, *avec impatience, prenant la main du Voyageur.*

Mais venez donc! (*Elle entre à droite avec le Voyageur.*)

VARANNES, *vivement, à Jacques.*

Traverse la galerie... suis le corridor et écoute tout ce qu'elle va dire à cet homme. (*Jacques sort par le fond.*)

SCÈNE II.

VARANNES, M^{me} DE MONTBAZON, *tombant assise sur le canapé.*

VARANNES.

En vérité, madame la duchesse, je vous croyais plus de sang-froid... A vous voir, le moins soupçonneux vous condamnerait, et bien à tort cependant, car rien n'est fait encore.

M^{me} DE MONTBAZON.

Eh bien, que rien ne se fasse!... Laissons à la pauvre folle la consolation d'être mère... laissons à l'enfant qui va naître l'immense héritage qui lui appartient... puisque nous ne pouvons l'en priver que par un crime.

VARANNES.

Ne dites donc pas de ces grands mots-là... Il faut que l'héritage de notre cousin, le comte de Saint-Géran, retourne à sa famille, c'est-à-dire qu'il nous revienne.

8 LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME.

M^{me} DE MONTBAZON.

Et vous me demandez d'être votre complice?

VARANNES.

Il y a trois mois que c'est chose convenue.

M^{me} DE MONTBAZON.

Je ne veux plus!... non... je ne veux plus!... laissez-moi retourner à Montbazon.

VARANNES.

Il est trop tard.

M^{me} DE MONTBAZON.

Trop tard!

VARANNES, *tirant une lettre de sa poche.*

Voici une lettre qui vous est adressée... Je me suis permis de l'ouvrir. J'avais reconnu l'écriture... Cette lettre est de votre mari; à présent, vous pouvez la lire.

M^{me} DE MONTBAZON. (*Elle prend la lettre avec hésitation, puis elle lit :*)

« Madame, je n'en doute plus, ce n'est pas l'intérêt de notre parente, mais celui d'une liaison coupable qui vous retient à Saint-Géran.

VARANNES.

Le cher cousin est assez bien informé.

M^{me} DE MONTBAZON, *lisant.*

» Je vous donne cinq jours pour revenir à Montbazon et vous y enfermer. Si le soir du cinquième jour vous n'avez pas paru à Montbazon, je mets dès le lendemain à exécution contre vous et votre complice la double lettre de cachet qui me permet de vous priver tous deux de la liberté. » (*Après avoir lu.*) Pour vous-même, Armand, vous voyez bien qu'il faut que je parte.

VARANNES.

Il me reste, Julie, un triste événement à vous apprendre... Le soir même du terme fatal que votre mari vous avait assigné...

M^{me} DE MONTBAZON, *le regardant avec terreur.*

Il est mort!...

VARANNES.

Non, mais pris d'un mal étrange, il est tombé sans connaissance... puis, revenu à lui, il n'a pu recouvrer l'usage de la parole... une paralysie générale l'avait frappé.

M^{me} DE MONTBAZON.

Ah ! c'est à glacer d'épouvante!...

SCÈNE III.

M^{me} DE MONTBAZON, VARANNES, GAUTIER.

GAUTIER, *entrant par le fond.*

Pardon, monsieur le marquis, vous n'êtes pas seul ?

VARANNES.

Ah ! c'est toi, Gautier ?... Viens... tu peux entrer.

M^{me} DE MONTBAZON.

Quel est cet homme ?

VARANNES.

C'est une espèce de savant que je protège... Gautier l'alchimiste. Si vous ne l'avez pas encore vu, depuis quinze jours qu'il est venu me retrouver ici, c'est que quelque part qu'on le loge, il s'y trouve à l'aise et n'en sort plus, pourvu qu'il y soit avec ses alambics et son fourneau.

GAUTIER.

Patience, monsieur le marquis... l'œuvre s'accomplira, et alors celui qui tient si peu de place aura besoin d'un palais plus vaste que le Louvre pour y étaler ses richesses.

VARANNES.

Vous le voyez, c'est un de ces rêveurs qui croient changer la nature des métaux... Mais il faut rendre justice à maître Gautier... en cherchant un secret qu'il ne trouve pas... celui de faire de l'or... il a fait en chimie des découvertes assez merveilleuses pour mériter d'être brûlé comme sorcier. (*A Gautier.*) Par exemple, le contenu de cette petite fiole que tu me montrais l'autre jour... tu sais... une fiole bleue... la troisième sur l'étagère...

GAUTIER.

Vous me rappelez que je ne l'ai pas retrouvée à sa place.

VARANNES.

Parbleu ! je te l'ai empruntée... (*M^{me} de Montbazon, qui s'était assise, se lève avec inquiétude.*)

GAUTIER.

Oh ! prenez garde ! il faudra me le rendre... l'effet en est si dangereux !

VARANNES.

Tu en es bien sûr ?

GAUTIER.

Foudroyant, monsieur le marquis !... J'en ai fait l'expérience sur quelques animaux... Ce serait de même pour l'homme... la vapeur seule de cette combinaison chimique produit au cerveau une commotion subite... puis l'évanouissement...

10 LES ORPHELINS DU PONT NÔTRE-DAME.

M^{me} DE MONTBAZON, *avec anxiété.*

Et quand l'évanouissement a cessé, tout le corps est frappé de paralysie, n'est-ce pas ?

GAUTIER.

C'est vrai... Comment madame sait-elle ?...

VARANNES, *vivement.*

Au moment où tu es arrivé, je lui parlais de cet effet terrible, et elle n'y voulait pas croire.

M^{me} DE MONTBAZON, *avec effroi, regardant Varannes.*

Oh ! j'y crois maintenant !

VARANNES.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... M'apportes-tu ce que je t'ai demandé ?

GAUTIER, *lui remettant un flacon.*

Le voici.

M^{me} DE MONTBAZON.

Qu'est-ce donc encore ?

GAUTIER.

Monsieur le marquis m'a parlé d'une parente à laquelle il s'intéresse, et qui est tourmentée d'une continuelle insomnie... il m'a demandé un spécifique qui la fit dormir... Avec la moitié de cette dose, elle pourra reposer toute la nuit.

VARANNES.

Et avec la dose entière ?

GAUTIER.

L'engourdissement serait tel... pendant quelques heures... qu'aucune douleur physique ne pourrait la réveiller.

VARANNES, *bas, à M^{me} de Montbazon.*

Vous entendez, Julie... il faudra le contenu de ce flacon tout entier, quand arrivera la crise que nous attendons, et dont il ne faut pas que notre cousine puisse se souvenir. (*Il lui glisse le flacon dans la main.*)

M^{me} DE MONTBAZON, *hésitant.*

Quoi ! vous voulez ?

VARANNES, *à mi-voix.*

Que craignez-vous ?... Gautier vient de nous assurer que c'était fort innocent... Mais madame de Saint-Géran n'en finit pas d'écrire au cardinal... L'entretien se prolonge... il est temps d'y mettre un terme... Entrez chez elle, je vous en prie. (*Plus bas, avec autorité.*) Je le veux ! (*Elle entre à droite.*)

SCÈNE IV.

GAUTIER, VARANNES, puis JACQUES.

VARANNES, *se retournant, et apercevant Gautier.*

Eh bien ! tu es encore là... Qu'attends-tu ? De l'argent, n'est-

ce pas ? pour l'évaporer en fumée ? Ce faquin-là aurait tous les vices qu'il me coûterait moins cher. (*Il lui donne de l'argent.*) Tu vas retourner à Paris, continuer tes recherches dans ton grenier... Je n'ai plus besoin de toi ici, et les gens du château s'inquiètent de ta présence... L'odeur de soufre que répand ton fourneau les a convaincus que tu étais en commerce avec le démon... et il est question de te dénoncer au bailliage...

JACQUES, *entrant rapidement.*

Monsieur le marquis ! monsieur le marquis !

VARANNES.

Que me veux-tu ? d'où vient cet air effaré ? Pourquoi as-tu quitté ton poste d'observation ?

JACQUES.

J'ai vu entrer madame de Montbazon chez sa cousine... j'ai pensé qu'elle me remplaçait avec avantage... Je vous annonce une visite... c'est un parent... un chevalier de Malte... votre cousin, M. de Courcelles...

VARANNES, *à lui-même.*

De Courcelles... un troisième héritier !... (*Haut.*) Lui que je croyais tué à Malte depuis dix-huit mois... il est vivant !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, COURCELLES.

COURCELLES, *entrant sur ces derniers mots.*

Mais oui, vivant... et je t'assure que cette fois il n'y a pas de ma faute... Figure-toi un superbe coup d'épée en pleine poitrine... enfin la plus belle occasion offerte à une âme chrétienne pour quitter son enveloppe... Il paraît que là mienne ne tenait pas à déménager, car me voilà.

VARANNES.

Je t'en félicite, chevalier.

COURCELLES.

Pas plus sincèrement que moi, je t'en réponds... C'est une faiblesse... mais je tiens à vivre le plus longtemps possible.

VARANNES.

Pour tes amis ?

COURCELLES.

Non... pour moi... Je me porte un intérêt très-vif... (*Regardant Gautier et Jacques.*) Ah ça, mais tu es donc établi à demeure ici?... Voilà deux coquins de ma connaissance... Jacques ton valet de chambre... et Gautier, ton maître de chimie... Comment ! ils ne sont encore pendus ni l'un, ni l'autre?... Qui est-ce qui dit donc que la justice est expéditive en France ? (*Jacques sort.*)

VARANNES.

Nous avons eu dans notre famille un exemple assez terrible de sa sévérité.

COURCELLES.

Tu veux parler de ce pauvre Saint-Géran... C'est seulement à mon retour en France que j'ai appris son mariage, son exécution... et le malheur qui a frappé sa veuve... Je venais lui faire ma visite de condoléance, sans me douter que je te rencontrerais chez elle... Est-ce que tu penses à la consoler?... Cependant il est bruit d'une intrigue amoureuse entre la duchesse de Montbazon et le marquis de Varannes... C'est encore une parente... Ça ne m'a pas étonné... tu aimes beaucoup ta famille.

VARANNES, à *Gautier*.

Tu sais ce que je t'ai dit : tu peux partir.

COURCELLES, à *Varenes*.

Non, pas encore; j'ai besoin de ce savant docteur. Malgré l'attachement que je professe pour ma personne, j'ai le malheur, tu le sais, d'avoir le sang vif, la tête chaude, et de prendre au sérieux tout ce qui touche à l'honneur.

VARANNES.

Ce n'est pas moi qui te blâmerai de cela.

COURCELLES.

Je crois bien, toi, mon héritier direct... ce qui ne t'enrichira pas beaucoup; car il y a plus d'un an que j'ai achevé de dévorer mon patrimoine... de sorte que si l'événement que je redoute le plus m'arrivait aujourd'hui ou demain, je ne laisserais plus que des dettes. (*A part.*) Je ne suis pas fâché qu'il le sache.

VARANNES.

Tu auras encore une fortune assez belle, puisque tu entres pour un tiers dans l'héritage de Saint-Géran.

COURCELLES.

Tiens... c'est vrai... je n'y pensais pas... mon retour diminue ta part. (*A part.*) Diable! comme il me regarde!

VARANNES.

Mais cette consultation que tu voulais demander à Gautier?

COURCELLES.

Ah! voilà!... Il ne s'agissait d'abord que d'une simple discussion avec un compagnon de voyage... mais la querelle s'échauffant, j'ai dit et l'on m'a répondu de ces mots qu'entre gentils-hommes on ne se pardonne pas.

VARENNES, *vivement et avec joie*.

Je comprends, tu vas encore te battre?

COURCELLES.

Moi? tirer l'épée en France! après l'exemple de Saint-Géran!...

non pas ! Ainsi remets-toi de ton émotion... tu t'es trop hâté de porter mon deuil, cher ami !

VARANNES.

Mais alors que veux-tu de Gautier ?

COURCELLES.

Malgré la rigueur des édits de Richelieu, il faut qu'il y ait duel entre mon adversaire et moi : mais un duel qui permette au vainqueur de mener joyeuse vie quand il aura bravement satisfait à l'honneur.

GAUTIER.

Voilà un problème...

COURCELLES.

Qui ne doit pas embarrasser des savants tels que vous... Aussi vous allez le résoudre... il suffit pour cela d'une petite préparation chimique... Je suppose deux pilules, l'une d'une parfaite innocence et même agréable au goût... l'autre, comme dit notre poète Théophile,

En ses flancs boursoufflés portant la mort trahisse ;

mais pour l'apparence, semblables en tout point... Vous me les adresserez à Paris en un lieu bien désigné, à une date précise... Moi et mon adversaire nous arriverons en même temps ; chacun de nous prend au hasard une de ces pilules, et l'avale bravement en recommandant son âme à Dieu... Monseigneur de Richelieu n'a rien à voir là-dedans... ce n'est plus un duel entre gentilshommes, c'est une discussion entre apothicaires.

GAUTIER.

Mais il y aurait mort d'homme !

COURCELLES.

Je l'entends bien ainsi.

VARANNES.

Sois tranquille, chevalier... je déciderai Gautier à faire ce que tu demandes.

COURCELLES.

Tu sais... rien qu'une mauvaise... ne va pas te tromper !

VARANNES.

Sans doute.

COURCELLES, à part.

Hum ! elles le seraient peut-être toutes deux... Décidément, je les commanderai à un autre. (*Haut.*) Maintenant, tu vas me présenter à madame de Saint-Géran.

14 LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE VOYAGEUR, *sortant de chez M^me de Saint-Géran.*

LE VOYAGEUR, *parlant à quelqu'un qu'on ne voit pas.*

Oui, madame, il sera fait ainsi que vous le désirez.

COURCELLES.

Ah ! elle était en conférence avec un étranger.

GAUTIER, *à part, regardant le Voyageur.*

Je ne me trompe pas... c'est lui...

LE VOYAGEUR, *à Varannes.*

Je viens de prendre congé de madame de Saint-Géran... Deux fois, pendant le temps que je suis resté près d'elle, elle s'est évanouie... Les soins de sa parente paraissent l'avoir calmée ; mais, je vous le répète, votre sécurité est imprudente... il est important d'envoyer chercher un médecin.

VARANNES.

Celui du château ne peut tarder à venir.

COURCELLES.

Comment ! elle souffre, il y a urgence, et vous attendez !... Je vais moi-même... Ah ! ce ne sera pas long... mon cheval est tout sellé.

VARANNES.

Mais, chevalier, tu ne sauras pas où trouver ce docteur.

COURCELLES.

Celui-là ou un autre... il faudra bien qu'on m'en déterre un ! Cette pauvre petite cousine !... Je me présenterai plus tard. Songeons d'abord à la secourir, nous ferons connaissance après...
(*Il sort.*)

LE VOYAGEUR, *à Varannes.*

Je vous quitte, monsieur, puisqu'ici je ne puis plus être utile...

GAUTIER, *à part.*

Grâce au ciel, il m'a oublié.

LE VOYAGEUR, *qui allait sortir, s'arrêtant près de Gautier.*
Votre main, mon frère.

GAUTIER, *hésitant avec confusion.*

Moi ?

VARANNES.

Ah ! vous le connaissez ?

LE VOYAGEUR.

Nous avons été élevés ensemble au même village... instruits au même séminaire... et bien que le doute... la soif d'une vaine

science lui aient fait désertier le poste où la foi m'a retenu... je suis heureux de le retrouver, de lui tendre la main et de lui dire : Courage, car il en faut bien plus pour continuer sa tâche que pour achever la mienne... Nous nous reverrons, Gautier.

VARANNES, à mi-voix à Gautier.

Comment nommes-tu donc ce prêtre ?

GAUTIER.

L'abbé Vincent de Paul.

VARANNES.

Vincent de Paul ! (*Le Voyageur, sur le seuil de la porte, salue encore une fois affectueusement Gautier et Varannes, puis il s'éloigne par le fond.*)

SCÈNE VII.

GAUTIER, VARANNES.

VARANNES.

Nous en voilà délivrés... A présent tu vas aussi quitter le château...

GAUTIER.

Auparavant, monsieur le marquis, je voudrais vous dire...

VARANNES.

Quoi donc ?...

GAUTIER.

La présence de l'abbé Vincent... le peu de paroles qu'il m'a adressées... tout cela a bouleversé mon esprit; ma conscience n'est pas tranquille.

VARANNES.

Et qui peut l'alarmer ?

GAUTIER.

Ce flacon que vous avez pris dans mon laboratoire... ce somnifère que vous m'avez demandé, ce n'est pas pour en faire mauvais usage, n'est-ce pas ?

VARANNES, résolument.

Ce flacon a trouvé son emploi... Il est épuisé... Quant au somnifère... il renferme mon secret, à moi, pour faire de l'or... Tu sais tout... Et maintenant, si tu t'avisés de revoir l'abbé Vincent de Paul, j'irai voir, moi, le lieutenant criminel... Va-t'en ! et que je te retrouve à Paris.

GAUTIER, sortant en s'inclinant avec soumission.

Vous m'y retrouverez, monseigneur.

SCÈNE VIII.

VARANNES, M^{me} DE MONTBAZON.

VARANNES.

Celui-là n'est pas à craindre... Sa conscience, un moment

16 LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME.

ébranlée, se raffermira devant la perspective du bûcher... A présent... à notre malade. (*Il va pour entrer à droite, en ce moment M^{me} de Montbazon se présente à la porte; elle est pâle, émue, et tient le flacon à la main.*) Eh bien?

M^{me} DE MONTBAZON.

Le courage me manque !

VARANNES.

Ce profond sommeil que Gautier nous a promis ?

M^{me} DE MONTBAZON.

Il n'est pas assez puissant pour vaincre la douleur qui s'éveille... L'instant de la crise terrible est arrivé !

VARANNES, *lui arrachant le flacon des mains.*

Vous avez à peine versé la moitié de ce somnifère... C'est tout le contenu du flacon qu'il faut l'obliger à prendre.

M^{me} DE MONTBAZON.

Mais si nous la tuons, Armand ?

VARANNES.

Toujours des scrupules !... Il faut en finir à tout prix.

M^{me} DE MONTBAZON, *à Varannes, qui entre vivement à droite.*

Armand ! Mon Dieu ! pourquoi ai-je aimé cet homme !... Je ne voulais pas être sa complice... et un lien infernal m'enchaîne à lui !... En ce moment, que fait-il ? Madame de Saint-Géran y survivra-t-elle ?... N'aurons-nous pas à nous reprocher tout à l'heure deux meurtres à la fois ?... Non... je ne veux pas !... Cet enfant qui va naître... Il m'a promis de respecter sa vie... Mais pensera-t-il à sa promesse ? Oh ! que les victimes aient au moins quelqu'un pour les défendre ! Et dût-il me tuer moi-même... (*Elle se dispose à entrer, Courcelles et un Médecin paraissent au fond.*)

SCENE IX.

LA MÊME, COURCELLES, LE DOCTEUR BERTAUD.

COURCELLES.

La duchesse de Montbazon !

M^{me} DE MONTBAZON, *s'arrêtant.*

Le chevalier de Courcelles !

COURCELLES.

J'étais ici tout à l'heure, madame... J'ai vu le danger que courait la santé de notre infortunée cousine, je me suis hâté d'aller chercher un médecin, et monsieur a bien voulu me suivre.

M^{me} DE MONTBAZON.

Pardon... monsieur n'est pas le docteur habituel de madame de Saint-Géran, et je ne sais si je dois ..

COURCELLES.

Puisque l'autre n'arrive pas, que monsieur fasse son devoir.

BERTAUD.

Je suis à vos ordres, monsieur. (*Il s'avance vers la porte que lui désigne de Courcelles.*)

M^{me} DE MONTBAZON.

Arrêtez !... J'apprécie votre zèle, mais je ne puis permettre...

SCÈNE X.

LES MÊMES, VARANNES.

VARANNES, sortant de la chambre de la comtesse.

Qu'y a-t-il donc ?

M^{me} DE MONTBAZON.

C'est le chevalier qui amène un médecin. Il insiste pour qu'il voie à l'instant notre malade.

COURCELLES.

Sans doute. Nous ne pouvons rejeter le secours que la Providence elle-même semble envoyer à notre pauvre cousine... En sortant d'ici, j'ai couru à l'auberge du village, demandant à grand bruit un docteur... une voiture était arrêtée devant cette auberge... monsieur allait y monter... en voyant mon trouble, en entendant mes cris, il vint à moi et me dit : Je suis médecin, monsieur, et je me dois à tous ceux qui souffrent.

VARANNES.

Monsieur n'est donc pas de ce pays ?

BERTAUD.

Non, monsieur... Je me nomme Bertaud... j'appartiens à la faculté de Paris, et je quitte la France pour m'aller fixer en Espagne... mes instants même sont comptés, mais je n'ai pu rester sourd à la voix de ce gentilhomme qui réclamait des soins que je pouvais donner.

VARANNES, à part.

Il part !... et si j'hésite... de Courcelles... (*Haut.*) Pardon, chevalier. (*Au Docteur.*) Un mot, monsieur. (*A mi-voix.*) La jeune femme qui est là... dans cette chambre, est notre parente et porte un grand nom... elle est veuve et va donner le jour à un enfant... Cette naissance qu'il faut cacher comme on cache une faute... serait la honte d'une noble famille... secourez cette infortunée ; mais sur votre honneur et devant Dieu, jurez-moi qu'à personne... entendez-vous bien, à personne, vous ne révélez le funeste secret que le hasard me force à vous confier !

BERTAUD.

Je vous le jure, monsieur !

VARANNES.

Sur votre honneur ?

BERTAUD.

Et devant Dieu !

COURCELLES.

Eh bien ?

VARANNES.

Docteur, vous pouvez entrer ; mais la crise est passée, et notre malade repose. (*A de Courcelles, pendant que le docteur entre à droite.*) Tiens, regarde, chevalier.

COURCELLES, s'arrêtant devant la porte.

En effet, elle repose.

M^{me} DE MONTBAZON, bas à de Varannes.

Ce médecin ?...

VARANNES.

Il ne parlera pas.

M^{me} DE MONTBAZON.

Et l'enfant ?

VARANNES.

Il partira ce soir !

DEUXIEME TABLEAU.

A Paris, chez Jacques. — L'intérieur d'une mesure. — Ameublement très-pauvre. — Un berceau dans un coin au fond, à droite. — A gauche, une porte ; au troisième plan, une fenêtre. — Au premier plan, à droite, une cheminée. — Sur une table, une lampe allumée ; trois chaises et un escabeau.

SCENE I.

JACQUES, seul. (*Au lever du rideau il n'y a personne dans la mesure. On frappe à coups pressés à la porte du fond, puis à la fenêtre ; enfin, celle-ci est poussée avec force en dedans. Jacques paraît, il est dans la rue.*)

Eh bien ! on ne répond pas ici... cependant elle doit y être... Il y a de la lumière. (*Appelant.*) Catherine !... Catherine !... ouvre la porte... c'est moi... Persoune... allons, j'aurai plutôt fait d'enjamber la fenêtre. (*Se retournant.*) Justement, quelqu'un dans la rue de la Calandre. (*Il enjambe la fenêtre et saute dans la chambre.*) Drôle de manière de rentrer chez soi après plus d'un an d'absence... (*Il ferme la fenêtre. — Regardant ses souliers couverts de neige.*) Diable ! et la neige qui peut me trahir. (*Il secoue dans la cheminée la neige de ses souliers. En ce moment on frappe à la porte.*) Il était temps... Ah ! c'est peut-être elle... (*Demandant, sans quitter sa place.*) Est-ce toi, Catherine ?

COURCELLES, *au dehors.*

Ouvre toujours, l'ami... tu le verras bien...

JACQUES.

Non, ce n'est pas ma femme... qu'importe?... Je ne crains plus rien. (*Il va ouvrir.*)

SCÈNE II.

JACQUES, COURCELLES.

COURCELLES.

Bien obligé, mon brave homme.

JACQUES.

Que demandez-vous ?

COURCELLES.

Parbleu !... un abri. (*Il jette son manteau et son chapeau.*)

JACQUES.

Monsieur le chevalier de Courcelles ?

COURCELLES.

Le diable m'emporte... c'est ce fripon de Jacques !... Et que fais-tu ici ?

JACQUES.

Ici?... Je suis chez moi.

COURCELLES.

Peste ! le logis est peu galant... et fort mal chauffé... Est-ce que tu ne sens pas qu'il gèle ?

JACQUES.

Si fait... et d'une fière force !

COURCELLES.

Alors, tu ne peux trouver une meilleure occasion pour faire bon feu... C'est justement afin de me réchauffer que je frappe de porte en porte sans trouver âme qui vive pour me répondre... Il paraît que tout le voisinage est au sermon ?

JACQUES.

Ah ! il y a un sermon ?

COURCELLES.

Païen !... Tu es le seul dans Paris qui ne sache pas que l'abbé Vincent de Paul prêche aujourd'hui à Notre-Dome... C'est une foule jusque sur la place du Parvis !... Moi-même, qui viens d'y accompagner deux dames de la cour, je n'ai pu pénétrer jusqu'à la nef où elles ont des sièges... Ma foi, je n'ai pas voulu les attendre sous le portail par ce temps de bise et de neige, et c'est en cherchant aux environs une porte ouverte et place à un foyer que j'ai frappé ici.

JACQUES.

C'est bien de l'honneur pour moi de vous recevoir.

COURCELLES.

Trève de politesses et fais du feu... ça ne te sera pas difficile, je vois encore des étincelles dans l'âtre...

JACQUES, *qui a été regarder à gauche.*

Oui, mais il n'y a plus de bois dans le bûcher !

COURCELLES.

Plus de bois?... Eh bien ! brise cette chaise et fais flamber les morceaux !

JACQUES.

Mais cette chaise...

COURCELLES.

N'as-tu pas peur que cela ne dépareille ton mobilier ? D'ailleurs, je te l'achète... Tiens, voilà deux pistoles... A ce prix-là, je pourrais exiger le reste du ménage ; tu y gagnerais encore !

JACQUES.

C'est ma foi vrai. (*Il brise la chaise, en met les morceaux au feu et ranime les étincelles avec son souffle.*) Voilà que ça flambe.

COURCELLES, *lui passant un escabeau.*

Mets-y encore cet escabeau... il est payé.

JACQUES, *se chauffant.*

C'est bon, le feu !... j'avais besoin de cela.

COURCELLES, *s'asseyant près de la cheminée.*

Et moi, donc !... A présent, donne-moi des nouvelles de mon cousin.

JACQUES.

J'ai quitté son service le jour même de votre visite à Saint-Géran.

COURCELLES.

Il y a quinze jours... Ainsi tu ne peux rien m'apprendre sur la santé de la pauvre folle... Il paraît qu'elle a eu après mon départ une crise effroyable.

JACQUES.

Oui, monsieur le chevalier... Mais quand j'ai quitté le château, elle allait beaucoup mieux.

COURCELLES.

C'est pour chercher une autre condition que tu es revenu à Paris ?

JACQUES.

Oui... Et puis parce que je me suis rappelé que j'étais marié.

COURCELLES.

Comment ! tu l'avais oublié?... D'après l'opulence qui règne ici on s'aperçoit que tu n'as pas souvent envoyé tes gages à ta femme.

besoin

JACQUES.

Dame ! on ne peut pas penser à tout !

COURCELLES.

Mais avec les économies que tu as dû faire, il me semble que tu pourrais être un peu mieux dans tes meubles, depuis ton retour.

JACQUES.

J'arrive aujourd'hui seulement.

COURCELLES.

Tu as mis bien du temps à faire le voyage.

JACQUES.

Je m'étais chargé d'une commission qui m'a retardé en chemin.

COURCELLES.

Pour affaire de la succession de Saint-Géran, peut-être ?

JACQUES.

Positivement, monsieur le chevalier... Au fait, ça doit vous intéresser... il vous en revient une belle part.

COURCELLES.

Un tiers... A propos, crois-tu que cela contrarie beaucoup le marquis de Varannes ?

JACQUES.

Oh ! pas trop... Comme il est votre héritier...

COURCELLES.

Ce cher cousin !... J'ai été bien avisé de jeter au feu son envoi.

JACQUES.

Il vous a envoyé ?...

COURCELLES.

Des armes pour un duel... (*A part.*) Des pilules... suspectes.

JACQUES.

Un duel ?... Dans ce temps !... c'est malsain ! ..

COURCELLES.

Le mien s'est terminé à table où mon adversaire est mort d'indigestion... (*Se levant.*) La neige tombe moins fort... Le sermon va finir... Je ne dois pas oublier que je suis le cavalier servant de deux grandes dames... Je vais les retrouver.

JACQUES, *donnant le manteau et le chapeau à Courcelles.*

Si monsieur le chevalier a besoin d'un valet de chambre... le marquis de Varannes pourra vous dire comment je l'ai servi.

COURCELLES.

Merci... mon ami, mais je ne prends rien de la main de mon

beau cousin... c'est un vœu que j'ai fait, et je tiens essentiellement à n'y pas manquer... N'importe, je te félicite d'avoir quitté son service, car je vois qu'on n'y fait pas fortune... et on y finit mal... témoin ce pauvre Gautier.

JACQUES.

Gautier... le savant?... Que lui est-il donc arrivé?

COURCELLES.

Il y a trois jours, comme je sortais de souper chez le gouverneur de la Bastille, il y entra, lui, à la Bastille... conduit par quatre estaffiers... il avait les poings liés, un bâillon sur la bouche, et j'ai entendu le commandant qui l'a reçu dire à l'un des geôliers : A la tour du vieux puits... c'est le plus mauvais endroit de la maison, s'il faut en croire les on-dit ; car ceux qu'on y a logés ont de bonnes raisons pour n'en pas parler... ils n'en sortent jamais !... Que cela te serve de leçon, Jacques, et merci de ton hospitalité. *(Il sort.)*

SCÈNE III.

JACQUES, seul. — *Il regarde autour de lui, et examine la mesure.*

Le chevalier a raison... il y a bien de la misère ici... Catherine m'a écrit plusieurs fois ; Je manque de tout... mais bah ! que je me disais, les femmes se plaignent toujours... Je vois à présent qu'elle avait raison de se plaindre... Ce n'est pas gai... l'hiver ici... sans ressource et avec un marmot de trois mois... Heureusement ça va changer... Je reviens avec les poches bien garnies... Ah ça, où est donc Catherine? .. Bien sûr que tout à l'heure elle était ici, puisque j'ai trouvé cette lampe allumée... elle sera sortie un moment pendant que le petit repose dans son berceau... Voyons-le donc ce mioche, car je ne le connais pas... *(Il prend la lampe et va vers le berceau, en disant :)* Ce sera un fier mauvais sujet s'il ressemble à son père. *(Regardant.)* Eh bien ! il n'y est pas non plus, lui... elle l'aura emmené... S'il y a du sens commun de sortir avec un enfant par un temps pareil !... *(Regardant de nouveau dans le berceau.)* Une lettre dans ce berceau... qu'est-ce que ça veut dire ? *(Il prend la lettre, et vient la lire près de la table.)* Pour la voisine Bertrand... C'est bien de ma femme. *(Il ouvre la lettre et lit.)* « Voisine, il ne faut plus » m'attendre... je ne reviendrai pas... Bien des remerciements » pour toutes vos bontés à l'égard de mon petit et de sa mère... » vous êtes trop pauvre vous-même pour partager plus longtemps avec nous... Comme je n'espère plus avoir de nouvelles » de Jacques, et que l'hiver se fait rude, je n'ai pas le courage » d'attendre plus longtemps la fin de nos souffrances... Quand » vous lirez ce papier, mon enfant et moi nous n'aurons plus

» besoin de rien... » (*Tombant accablé sur un siège.*) Oh ! malheur ! je suis arrivé trop tard !

SCÈNE IV.

JACQUES, CATHERINE. (*Catherine paraît au fond, puis tombe sur une chaise sans voir Jacques, et elle sanglote. Jacques se retourne et l'aperçoit.*)

JACQUES.

Catherine !

CATHERINE, froidement, en se levant.

Ah ! vous voilà, Jacques ! il est temps !

JACQUES.

Oui, puisque tu vis encore !

CATHERINE.

Et comment savez-vous que je devrais être morte?...

JACQUES.

Cette lettre que j'ai trouvée... là, dans le berceau...

CATHERINE.

Vous voyez donc bien que c'était vrai, quand je vous ai écrit, il y a huit jours, à Saint-Géran... « Je ne peux plus attendre... » il n'y a plus rien à vendre chez nous... Répondez-moi, Jacques, ou vous ne retrouverez plus personne quand vous reviendrez. » J'ai écrit cela, Jacques, et vous ne m'avez pas répondu.

JACQUES.

Parce que je n'étais plus à Saint-Géran... Mais rassure-moi, Catherine... notre enfant?...

CATHERINE.

S'il n'existait plus... je ne serais pas ici... Je voulais mourir avec lui... mais le tuer!... oh ! non... J'étais sortie, il y a une heure, bien déterminée à me précipiter dans la rivière avec mon fils... Le soir on ne risque pas d'être sauvée!... Je sais bien que c'était une mauvaise pensée... mais c'est si affreux la misère, surtout quand on n'est pas seule à la subir... En traversant la place Notre-Dame, je vis l'église éclairée, ouverte... J'ai un pardon à demander à Dieu!... pensai-je alors, et je me détournai de mon chemin pour aller dire au pied d'un autel ma dernière prière... Il y avait grande foule dans Notre-Dame... Protégeant du mieux qu'il m'était possible l'enfant que je portais dans mes bras... je pénétrai jusqu'à la chapelle où nous nous sommes mariés, Jacques!... C'est là que je voulais prier. En ce moment un ministre du Seigneur était en chaire : d'une voix qui pénétrait au cœur et faisait fondre en larmes, il disait à peu près : Pauvres mères, vous qui, pour d'innocentes créatures, demandez à

24. LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME.

la mort un refuge contre le malheur, ne désespérez plus du sort de vos enfants, confiez-les à la Providence... elle vous les conservera. Après ces saintes paroles, je vis autour de moi des femmes aussi malheureuses, aussi coupables d'intention que moi peut-être, presser contre leur sein des enfants chétifs et presque nus comme le mien... elles semblaient dire : Tu peux vivre maintenant ; car j'espère... Et moi, couvrant mon fils de baisers, bénissant dans mon âme celui qui nous rappelait que la bonté divine veille sur ceux qu'on abandonne, je répétais avec les pauvres mères qui m'entouraient : Dieu te protège! mon enfant, tu vivras !

JACQUES.

Et il vivra bien, Catherine... car je suis riche... Je rapporte quinze cents livres!... Tiens, de l'or... vois-tu, de l'or ? (*Il lui montre une poignée de pièces d'or.*)

CATHERINE.

De l'or ! de l'or ! Mais comment avez-vous tout cela Jacques ?

JACQUES.

Il s'agit d'un enfant aussi... on me l'avait confié...

CATHERINE.

Eh bien ! cet enfant ?

JACQUES.

Je l'ai placé ailleurs... Mais tu ne me dis pas à qui tu as confié le nôtre...

CATHERINE.

A la charité des passants ! Mais nous allons le reprendre... Viens, courons au pont Notre-Dame ! (*Ils vont pour sortir ; Jacques s'arrête.*)

JACQUES.

Au pont Notre-Dame ?

CATHERINE.

J'ai laissé là notre enfant près d'une autre pauvre petite créature placée aussi sous la garde de Dieu...

JACQUES.

Cet autre, Catherine... c'est moi qui l'avais abandonné là !

CATHERINE.

Tu as pu faire cela, Jacques!... et tu avais de l'or pour le nourrir!...

JACQUES.

Cet or... c'est pour toi... c'est pour notre fils... notre fils!... Viens, il faut le retrouver. (*Il l'entraîne.*)

CATHERINE.

Ah ! il faut les retrouver tous les deux ! (*Elle sort avec Jacques.*)

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente le pont Notre-Dame. — Effet de neige et de clair de lune. — Au fond, de l'autre côté du pont, on voit Notre-Dame encore éclairée. — Au quatrième plan, au fond, une petite chapelle en pierre; au pied de cette chapelle, un peu de paille, et sur cette paille, deux enfants. La neige tombe.

SCÈNE.

Au changement à vue, la scène est complètement vide; puis Vincent de Paul, en costume ecclésiastique, traverse le pont. Il s'arrête près des deux enfants couchés dans la neige et recouverts de paille; il les recueille sous son manteau, et s'éloigne par la droite. Dès que Vincent de Paul est parti, on aperçoit venant de la gauche, au premier plan, Catherine et Jacques qui accourent pour reprendre les enfants qu'ils avaient placés au pied de la petite chapelle. — Catherine, voyant qu'ils n'y sont plus, pousse un cri de désespoir et tombe dans les bras de Jacques. Le rideau baisse.

ACTE II.

QUATRIÈME TABLEAU.

A l'Hospice des Enfants-Trouvés. — Un parloir qui n'occupe que deux plans en profondeur; il est fermé au fond par deux grands rideaux. A droite et à gauche, portes latérales. — Un prie-Dieu à gauche, deux chaises gothiques, l'une à gauche, l'autre à droite. Une lampe est suspendue au milieu du théâtre.

SCÈNE I.

VALENTIN, GABRIEL. (*Valentin, assis à gauche, semble réfléchir. Gabriel entr'ouvre les rideaux du fond, et avance la tête.*)

GABRIEL, allant à Valentin.

Valentin... dis donc, Valentin, est-ce que tu dors?

VALENTIN.

Non, Gabriel, je réfléchis.

GABRIEL.

Et pendant ce temps-là les autres travaillent. Monsieur fait des réflexions, ça le dispense d'aider ses camarades... Paresseux!

VALENTIN, se levant.

Tu as raison, je m'oubliais... mais je vais rattraper le temps perdu.

GABRIEL.

Il est trop tard... c'est fini... la chapelle est prête pour le sermon de l'œuvre des orphelins, que doit prêcher ce matin, devant toute la cour, notre ami, notre père, l'abbé Vincent de Paul.

VALENTIN.

C'est fini, dis-tu?... ce n'est pas possible... chacun de nous avait sa tâche... je n'ai pas encore commencé la mienne.

GABRIEL.

C'est égal..., elle est faite... j'ai travaillé pour deux... tu me revaudras cela une autre fois.

VALENTIN.

Une autre fois, Gabriel!... savons-nous si aujourd'hui même nous n'allons pas être séparés pour toujours?

GABRIEL.

Et c'est là ça qui te fait réfléchir, toi?

VALENTIN.

Sans doute... c'est dans ce saint jour de Pâques que les étrangers viennent chercher ici des apprentis, des serviteurs... Nous sommes arrivés à l'âge où il nous faudra sortir de cette maison pour suivre chacun un maître différent... A qui vas-tu appartenir, Gabriel, et quel doit être mon sort?...

GABRIEL.

Je n'en sais rien... mais ceux qui nous adopteront auront deux braves enfants qui ne demandent pas mieux que de bien faire... S'ils sont bons et indulgents, nous les aimerons comme nous aimons notre bienfaiteur... Si au contraire nos maîtres sont durs, sévères, exigeants... eh bien... on travaille un peu plus fort... on fait un peu plus que son devoir, et il y a encore de bons moments à espérer.

VALENTIN.

Oui, quand on peut s'encourager à souffrir ensemble... mais nous serons peut-être bien loin l'un de l'autre!

GABRIEL.

Bah! on se retrouve toujours... Enfin, si nous devons tomber entre les mains de maîtres injustes et méchants...

VALENTIN.

Il faudra mourir à la peine!

GABRIEL.

Mourir?... du tout... on ne meurt pas, on se sauve... et on se fait soldat.

VALENTIN, avec animation.

Oui, voilà qui serait beau... porter une épée... un brillant uniforme!... tiens, comme les mousquetaires du roi que nous avons vus passer l'autre jour.

GABRIEL.

Mousquetaire !... comme tu y vas... ce régiment-là n'est pas fait pour nous... On assure que pour y entrer il faut être de maison noble.

VALENTIN, *tristement.*

Et nous sommes, nous... de la maison des Enfants-Trouvés !
(*Il redevient rêveur. Gabriel va à lui et semble l'encourager.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CATHERINE, *en costume de paysanne.*CATHERINE, *à elle-même, en entrant à gauche.*

On m'a dit : Traversez la cour, suivez le corridor, et vous y serez... Ce doit être ici.

GABRIEL, *à Valentin.*

Vois donc, Valentin... cette bonne femme... elle a l'air de chercher quelqu'un. (*Allant à Catherine.*) Que demandez-vous ?

CATHERINE.

Le parloir, mon jeune monsieur.

VALENTIN.

Vous y êtes... Si vous désirez voir un des enfants de la maison, nommez-le-moi, je vais le faire appeler.

GABRIEL, *avec empressement.*

Mieux que cela... j'irai le chercher moi-même, ce sera plus tôt fait.

CATHERINE.

Vous êtes bien bons... bien obligeants tous deux ; mais ce n'est pas là ce qui m'amène... Je viens attendre ici une personne étrangère qui doit y venir elle-même ce matin, pour parler à quelqu'un de la campagne.

VALENTIN.

Oui... à vous ?

CATHERINE.

Non, à mon mari, qui est retenu chez nous par un accident... Comme il fallait être arrivé ici le matin du jour de Pâques, j'ai voyagé jour et nuit... aussi je suis rendue de fatigue... Il y a si loin de notre village de Saint-Maurice à Paris !

VALENTIN, *en lui avançant un siège.*

En ce cas, il faut vous reposer.

GABRIEL.

Et prendre quelque chose qui vous reconforte... Mais, j'y pense... aujourd'hui, jour de fête, nous avons chacun notre ration de vin... le réfectoire est là... Attendez, je vais chercher la mienne. (*Il sort un moment.*)

CATHERINE.

Mais non... je ne veux pas... le pauvre enfant... se priver...

VALENTIN.

Rassurez-vous... il ne sera pas plus privé que moi... j'ai ma portion aussi... nous partagerons.

GABRIEL, *revenant avec un petit gobelet d'étain.*

Tenez, la mère... cela vous fera du bien.

CATHERINE, *avant de boire.*

A votre bonheur, mes jeunes messieurs, car vous êtes deux bons frères !

GABRIEL.

Deux frères ?... vous pourriez bien dire que nous sommes deux cents.

CATHERINE.

Deux cents !

GABRIEL.

Et tous de la même famille, car nous ne connaissons qu'une seule mère.

CATHERINE, *étonnée.*

Et cette mère vous la nommez ?...

VALENTIN.

La Providence.

GABRIEL.

Celle-là, du moins, ne renie jamais ses enfants... Je dis cela sans reproche pour les autres... car dans le monde, que nous ne connaissons pas, il y a, nous a-t-on dit, des raisons bien puissantes qui forcent de pauvres femmes à se séparer des êtres qui leur doivent le jour.

CATHERINE, *avec émotion.*

On vous a dit vrai, et il faut les plaindre celles-là, car c'est un remords de toute la vie... un désespoir éternel... surtout quand, après cette affreuse séparation, on a espéré un moment retrouver l'enfant qu'on n'avait abandonné que pour ne pas le voir mourir de misère sous ses yeux.

VALENTIN.

Vous dites cela, bonne femme, comme si vous aviez connu quelqu'un à qui un pareil malheur serait arrivé.

CATHERINE.

Oui, mes enfants... oui... je connais une pauvre mère qui, dans un jour de découragement et de détresse, laissa à la merci des passants la petite créature qu'elle croyait ne plus pouvoir nourrir... Revenue au instant après pour la reprendre, elle n'eut plus qu'à s'agenouiller devant une place vide !... Ah ! si

son enfant existe, qu'il ne la maudisse pas, car elle a trop souffert!

VALENTIN.

On nous apprend ici à prier pour celles qui nous ont abandonnés.

CATHERINE.

Ici?... mais quelle est donc cette maison?

VALENTIN.

Eh quoi! vous ignorez comment on l'appelle?

GABRIEL.

Vous êtes dans l'Asile des Orphelins.

VALENTIN.

C'est ici que l'on recueille les enfants abandonnés sur la voie publique.

CATHERINE.

Il existe, dites-vous, une maison de refuge pour les enfants abandonnés? Et depuis combien de temps cette maison est-elle fondée?...

VALENTIN.

Depuis treize ans, je crois.

CATHERINE, à part.

Oh! il y a quinze ans que je me suis séparée de mon pauvre enfant. (*Haut.*) Mais auparavant?...

VALENTIN.

Avant la fondation de l'asile, il y avait bien quelques personnes charitables qui, çà et là, les prenaient en pitié; mais ils étaient en petit nombre ceux qu'on ramassait ainsi... tous les autres mouraient faute de secours.

GABRIEL.

Non, pas tous; il y en avait de plus à plaindre encore; ceux qu'on vendait au port Saint-Landry... Le prix était fait: vingt sous pièce.

CATHERINE.

On vendait ces malheureux enfants?

GABRIEL.

A des nourrices malades... ou bien à des mendiants qui les martyrisaient pour exciter la pitié et s'attirer des aumônes... ou encore ils étaient achetés par des mécréants adonnés à la magie, qui les sacrifiaient dans leurs opérations diaboliques.

CATHERINE, à part et avec des sanglots.

Seigneur, pardonnez-moi, j'ai abandonné mon fils!...

VALENTIN.

Vous pleurez, bonne femme... mais ce qu'il vous raconte...

80 LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME.

C'est de l'histoire passée... Nous sommes heureux maintenant... il n'est plus question de toutes ces horreurs depuis que Vincent de Paul, ému de notre sort, étendit sur nous sa protection... Il nous a réunis sous le même toit pour ne plus former qu'une seule famille...

CATHERINE.

Vincent de Paul !

GABRIEL.

C'est notre protecteur.

CATHERINE, à part.

Celui dont les consolantes paroles m'ont sauvée du suicide !
(Haut.) Je serais bien heureuse de le voir.

VALENTIN.

C'est très-possible... dans la chapelle... pendant le sermon.

GABRIEL.

Tous les bancs sont retenus... C'est égal, je tâcherai de vous trouver une petite place.

VALENTIN.

Voilà sœur Agnès avec une étrangère.

GABRIEL, reprenant le gobelet que Catherine a posé sur la table.

J'ôte bien vite tout cela... Elle ne défend pas de donner ; mais elle veut qu'on remette tout en ordre... c'est sa manie, à cette bonne sœur. (Il sort en courant par la droite.)

SCÈNE III.

VALENTIN, CATHERINE, LA SOEUR AGNÈS, M^{me} DE SAINT-GÉLAN, puis GABRIEL.

LA SOEUR AGNÈS, entrant par la gauche, introduisant M^{me} de Saint-Gélan.

Entrez, madame ; c'est ici que nous recevons... Madame vient sans doute pour le sermon de l'œuvre ?

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Oui, ma sœur... Mais auparavant je voudrais parler au directeur de l'hospice.

LA SOEUR AGNÈS.

A l'abbé Vincent de Paul ?... Je vais l'en informer. (Elle fait quelques pas et revient.) Pardon, quel nom dirai-je à M. l'abbé ?

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Annoncez-lui, je vous prie, la comtesse de Saint-Gélan. (La sœur Agnès sort par la droite.)

CATHERINE, à part, avec émotion.

Madame de Saint-Gélan... Cette pauvre mère que Jacques a privée de son enfant !

VALENTIN, à Catherine.

Qu'avez-vous donc ?

CATHERINE, toujours à part sans l'écouter.

Oh ! non... ce n'est pas possible... celle-ci a toute sa raison... au lieu que l'autre !...

M^{me} DE SAINT-GÉLAN, voyant que Catherine a les yeux fixés sur elle.

Comme cette femme me regarde !...

GABRIEL, revenant à Catherine.

Je vous avais promis une place dans la chapelle... Je viens d'en préparer une pour vous dans un petit coin d'où vous pourrez tout voir et tout entendre.

CATHERINE, les regards attachés sur M^{me} de Saint-Géran.

Merci... vous êtes trop bon.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

C'est singulier... (A Catherine.) Auriez-vous donc quelque chose à me dire ?...

CATHERINE, troublée.

Excusez-moi, madame, le nom que vous avez dit m'a frappée... Il m'a rappelé...

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Quelqu'un que vous connaissez ?...

CATHERINE.

Oh ! ça ne peut pas être vous... Cette dame de Saint-Géran était...

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Folle... n'est-ce pas ? La comtesse de Saint-Géran était veuve, et rêvait encore la grâce de son mari mort depuis longtemps sur l'échafaud... Dieu lui avait refusé les joies de la maternité, et dans son délire elle souriait en espoir à l'enfant qui ne devait pas naître... C'est bien de celle-là que vous avez entendu parler ; celle-là dont le souvenir excite votre intérêt ?

CATHERINE.

Oui... madame...

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Eh ! bien... elle vous en remercie... car c'est elle-même qui vous parle.

CATHERINE.

Vous !... Ah ! madame... (Elle s'incline.)

VALENTIN, à Gabriel.

Comme sa voix est douce... Que son regard est bon !...

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Pourquoi vous courber devant moi... On dirait que vous avez

32 LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME.

un pardon à me demander... je ne vous connais pas... vous ne m'avez point offensée.

CATHERINE.

Oh ! non, pas moi... Jamais je n'ai fait de mal à personne.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN, *après un temps.*

Vous êtes mère... n'est-ce pas ?

CATHERINE.

Je l'étais, madame !

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

Je m'explique la compassion que je vous inspire... c'est de la sympathie... Nous pouvons nous comprendre. (*Elle lui tend la main, Catherine la presse avec respect.*)

GABRIEL.

Le voici !... le voici !...

VALENTIN.

Oui, c'est lui, l'abbé Vincent de Paul.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

Le sauveur des orphelins !

CATHERINE, *à part.*

Ah ! si Dieu l'eût voulu... il aurait sauvé mon enfant !

SCENE IV.

LES MÊMES, VINCENT DE PAUL, LA SOEUR AGNES.

LA SOEUR AGNÈS, *annonçant.*

Monsieur l'abbé. (*Elle se range pour laisser passer Vincent de Paul. Valentin et Gabriel s'inclinent. Madame de Saint-Géran salue Vincent de Paul qui entre. Catherine s'agenouille devant lui.*)

VINCENT DE PAUL, *à Catherine.*

Que voulez-vous, ma fille ?...

CATHERINE.

Vous remercier, vous bénir au nom de toutes les pauvres mères ! (*Vincent de Paul la relève avec douceur ; il exprime du geste qu'il veut rester seul avec madame de Saint-Géran ; Catherine et la sœur Agnès sortent par la gauche, suivies de Gabriel et de Valentin.*)

SCENE V.

VINCENT DE PAUL, M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

VINCENT DE PAUL.

- C'est vous qui m'avez fait l'honneur de me demander, madame ?...

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Oui, monsieur l'abbé. Si je viens si tardivement vous témoigner ma reconnaissance, c'est que depuis hier seulement je sais que vous avez été mon sauveur.

VINCENT DE PAUL.

J'ai fait si peu, et il y a si longtemps de cela, que je devrais moi-même l'avoir oublié.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Il y a quinze ans, à la suite d'une crise horrible, rendue à la raison, mais non pas à la santé, non pas au bonheur, j'ai voulu quitter la France où j'avais tant souffert. J'y suis revenue malgré ma volonté!... en me disant : l'espoir qui m'y ramène ne se réalisera pas... Si l'on a voulu m'abuser autrefois, qui me détrompera aujourd'hui?... Hier encore je me parlais ainsi, monsieur l'abbé, lorsque je reçus la visite d'une de mes parentes, veuve comme moi... la duchesse de Montbazou ; elle m'apprit, et votre passage autrefois à Saint-Géran, et le service que vous m'avez rendu... Alors l'espoir m'est revenu, alors je me suis dit : Si je dois voir clair dans les ténèbres du passé, c'est de là que me viendra la lumière. Rappelez vos souvenirs, monsieur l'abbé... Vous m'avez vue assez longtemps, vous m'avez assez entendue pour juger par vous-même de l'état de ma raison... Voyons, sur votre conscience... étais-je donc bien réellement folle... toujours folle ?

VINCENT DE PAUL.

Hélas ! oui, madame, quand, huit mois après l'exécution du comte de Saint-Géran, vous demandiez sa grâce.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN, *avec force.*

Mais quand je parlais de mon enfant ?

VINCENT DE PAUL.

On m'a dit que c'était encore du délire.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN, *de même.*

Était-ce donc le délire qui dans ce réveil d'un moment, rapide comme l'éclair, me laissa voir un enfant qu'on semblait vouloir dérober à mes yeux ?

VINCENT DE PAUL.

Vous êtes sûre d'avoir vu ?...

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Mon Dieu ! je ne suis sûre de rien... c'est peut-être un rêve... je n'accuse personne...

VINCENT DE PAUL.

Mon cœur repousse la pensée du mal... mais, en supposant qu'on eût voulu vous tromper... il aurait fallu mettre bien du monde dans cette confiance... et d'abord votre médecin.

34 LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME.

M^{me} DE SAINT-GÉРАН.

J'ai pris à ce sujet toutes les informations possibles ; celui qui venait ordinairement au château n'y a point paru ce jour-là...

VINCENT DE PAUL.

Attendez donc ; je me souviens que quelqu'un, devant moi, s'est offert pour aller chercher un autre docteur.

M^{me} DE SAINT-GÉРАН.

C'est le marquis de Varannes, n'est-ce pas, qui a pris ce soin ?
VINCENT DE PAUL, *cherchant dans ses souvenirs.*

Non... pas le marquis de Varannes... C'était, je crois, un autre de vos parents... un chevalier de Malte.

M^{me} DE SAINT-GÉРАН.

Le chevalier de Courcelles ?...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, COURCELLES.

COURCELLES, *entrant par la gauche.*

Qui m'a nommé ?... On me fait l'honneur de parler de moi... Ah ! madame la comtesse de Saint-Géran... Ma cousine, agréez mes respectueux hommages... Je vous salue, monsieur l'abbé.

M^{me} DE SAINT-GÉРАН, *à Vincent de Paul.*

Le voilà, le chevalier de Courcelles... Dites, mon père, êtes-vous certain que ce soit lui ?...

COURCELLES, *étonné.*

Plait-il ?...

VINCENT DE PAUL.

Oui, madame... j'en réponds... c'est bien monsieur le chevalier.

COURCELLES, *de même.*

Ah !... il paraît que c'est moi... Je ne le nie pas... Mais, pour en convenir, il faudrait savoir de quoi il s'agit.

VINCENT DE PAUL.

Je rappelais à madame la comtesse votre empressement à aller chercher pour elle un médecin, le jour où nous nous rencontrâmes à Saint-Géran.

COURCELLES.

Empressement bien naturel... ..

M^{me} DE SAINT-GÉРАН.

Après quinze ans, monsieur le chevalier, peut-être ne vous rappelez-vous pas où vous avez trouvé ce médecin que vous conduisîtes au château ?... Vous avez oublié son nom.

COURCELLES.

Certes, je ne le saurais plus, s'il n'avait pris soin de me le rappeler lui-même.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Vous l'avez revu ?

COURCELLES.

Il y a trois jours, au palais Cardinal.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

On m'avait assuré pourtant qu'il habitait l'Espagne.

COURCELLES.

Il y a fait fortune, et c'est en France qu'il revient la dépenser. On s'enrichit partout, mais on ne se ruine bien qu'à Paris. Il m'a même parlé de vous, ma belle cousine.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Et vous pourriez retrouver ce docteur ?

COURCELLES.

Sans doute... Il est descendu chez un ami, rue Saint-Louis dans l'île.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Je veux le voir ce soir même... chez moi,

COURCELLES.

Le docteur Bertaud est à mes ordres. Il sera tout aux vôtres.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Ah ! vous êtes le bien-venu, mon cousin !

COURCELLES.

J'étais entré pour annoncer à l'abbé Vincent de Paul que la duchesse de Montbazou et d'autres dames de l'œuvre que j'ai accompagnées ici, l'attendent à l'aumônerie.

VINCENT DE PAUL.

Elles viennent y verser les dons recueillis par elles pour nos chers enfants.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Monsieur l'abbé, je veux inscrire mon nom sur la liste des protectrices de vos pauvres orphelins. (*A Courcelles.*) N'oubliez pas d'envoyer chez le docteur Bertaud,

COURCELLES.

Pour plus de sûreté, j'irai moi-même. (*A Vincent de Paul.*) Je manquerai peut-être l'office... Mais j'ai une dispense... je suis homme de précaution... on ne sait pas ce qui peut arriver.

VINCENT DE PAUL.

Vous êtes surtout plein d'obligeance... c'est le meilleur moyen pour être sauvé... Chaque service rendu compte pour une prière... Venez, madame. (*Il sort par la gauche au fond avec madame de Saint-Géran.*)

SCÈNE VII.

COURCELLES, puis VARANNES.

COURCELLES.

Quoi diable ma cousine peut-elle vouloir au docteur Bertaud?... N'importe, ça l'oblige, et cela doit me compter dans le ciel... Ne perdons pas cette occasion de gagner une indulgence... j'en ai besoin. (*Au moment où il va sortir, Varannes entre par la gauche.*)

VARANNES.

Le chevalier de Courcelles à l'hospice des Orphelins... dans une sainte maison !

COURCELLES.

Cela t'étonne... Tu dois encore être plus surpris de t'y voir ; car c'est au lansquenet, d'ordinaire, que nous nous rencontrons.

VARANNES.

T'y verra-t-on ce soir ?

COURCELLES.

Non ; je ne joue plus.

VARANNES.

Avare !

COURCELLES.

Appelle-moi prodigue... tu seras mieux dans la vérité... Je suis ruiné (*gaiement*), totalement ruiné... réduit à la besace... gueux comme le grand Corneille !

VARANNES.

Ce n'est pas possible... Et ta part d'héritage...

COURCELLES.

Hélas ! mon pauvre ami, elle ne te profitera pas... J'ai tout dissipé... il est vrai que j'y ai mis beaucoup de bonne volonté et toi aussi.

VARANNES.

Moi?...

COURCELLES.

Les cartes te sont si favorables... et tu avais la rage de me provoquer... Je ne t'en veux pas, au contraire.. J'aime mieux ça qu'autre chose... et la preuve c'est que j'accepte maintenant ce que je t'ai toujours refusé...

VARANNES.

Quoi donc ?

COURCELLES.

Mon couvert à ta table... J'avais de la fortune, je ne me souciais pas de me rendre aux invitations... c'était une manie

d'homme riche... mais à présent que je n'ai plus rien, tu peux m'inviter... J'irai dîner chez toi tant que tu voudras. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

VARANNES, *seul.*

Ce misérable Jacques n'a pas osé accomplir son œuvre jusqu'au bout... Le fils de la comtesse de Saint-Géran existe... il est dans cette maison peut-être !... je n'y ai pas dû songer tant que la comtesse était hors de France, mais elle est de retour... tout a fait rendue à la raison, et pleine de doutes sur le passé... il me faut cet enfant... (*Il se dispose à sortir.*)

SCÈNE IX.

VARANNES, CATHERINE.

CATHERINE, *qui est entrée sur les derniers mots de Varannes, et qui s'est mise à le considérer, s'arrête.*

Pardon... mon beau seigneur, je voudrais savoir si c'est vous qui attendez Jacques?... Jacques...

VARANNES.

Fournier?... Eh bien ! après?... où est-il ?

CATHERINE.

Chez nous, au village de Saint-Maurice...

VARANNES.

Il ne viendra pas ?

CATHERINE.

Il ne faut pas lui en vouloir... c'est ma faute... mais je suis sa femme, et je viens à sa place.

VARANNES.

Pourquoi Jacques ne m'a-t-il pas obéi?...

CATHERINE.

Parce que c'est moi qui ai reçu vos ordres en son absence... Quand il est revenu, je ne lui en ai rien dit, j'ai eu peur !

VARANNES.

Peur?... et pour qui avez-vous eu peur ?

CATHERINE.

Pour lui !

VARANNES.

Vraiment !...

CATHERINE.

Excusez, monsieur le marquis, la liberté que je prends de vous parler de la sorte... mais si vous avez besoin de Jacques pour faire quelque chose qui ne soit pas bien, ne comptez plus sur lui...

VARANNES.

Madame Jacques Fournier oublie qu'il dépend de moi de livrer son mari à la justice pour un vol de quinze cents livres... Je l'ai fait constater à Saint-Géran le jour même du départ de monsieur Jacques l'honnête homme... le jugement est rendu... il n'y a plus qu'à exécuter la sentence. Ceci convenu, comme je puis aussi bien me servir de vous que de lui, vous allez faire ce que je vais vous dire.

CATHERINE.

Moi ?...

VARANNES.

Ne vous récriez pas ainsi... c'est la chose du monde la plus simple... Il ne s'agit que d'adopter un des orphelins de cette maison, si toutefois l'enfant que je cherche a trouvé un asile ici. Dans ce cas, je le répète, vous l'adopterez, ce que je ne puis faire, moi, sans éveiller au moins la curiosité. Vous emmenez cet enfant chez vous, sous prétexte d'en faire un ouvrier de votre petite ferme... On vous l'accordera...

CATHERINE.

Adopter un de ces enfants ? mais je ne sais...

VARANNES.

Lequel ?... je vous le désignerai.

CATHERINE.

Ce n'est pas là ce que je voulais dire, monsieur le marquis... Mais qu'en arrivera-t-il ?

VARANNES.

Un léger embarras pour vous... embarras qui ne durera pas longtemps... et la certitude que je laisserai dormir la sentence de Jacques.

CATHERINE, avec soumission.

Je suis à vos ordres, monsieur le marquis.

VARANNES, voyant la sœur Agnès qui entre.

Voici justement une sœur de l'hospice.

SCENE X.

LES MÊMES, LA SOEUR AGNÈS, suivie de GABRIEL et de VALENTIN, par la droite.

LA SOEUR AGNÈS, aux deux orphelins, qui portent une corbeille couverte d'un linge blanc.

Venez, mes enfants... il y a trop de monde ce côté... par l'entrée du corridor nous circulerons mieux dans la chapelle.

VARANNES, l'arrêtant.

Un mot, ma sœur.

LA SOEUR AGNÈS.

Que demande votre seigneurie?... (*Aux orphelins.*) Attendez.
(*Valentin et Gabriel restent au fond.*)

VARANNES.

Ce n'est pas moi... c'est cette brave femme qui désire avoir des renseignements sur l'un de vos jeunes pensionnaires.

LA SOEUR AGNÈS.

Parlez... lequel?... je les connais tous... c'est moi qui tiens le registre des entrées.

CATHERINE, *hésitant.*

Ma sœur...

VARANNES, *l'interrompant.*

Vous m'avez dit, je crois, qu'il s'agissait d'un enfant trouvé le 13 février 1622.

CATHERINE, *surprise.*

Le 13 février !

VARANNES.

Oui, c'est bien cela, n'est-ce pas, bonne femme ?

LA SOEUR AGNÈS.

Oh !... oui... je me rappelle, la maison d'asile n'était pas fondée encore... mais déjà l'abbé Vincent de Paul avait commencé son œuvre... et ce fut le 13 février 1622... oui, c'est ce jour-là... qu'il nous confia, à nous, pauvres filles du Seigneur, deux enfants qu'il avait trouvés.

CATHERINE et VARANNES, *à part.*

Deux !

VARANNES.

Mais celui dont me parlait cette femme avait été abandonné le soir, au coin du pont Notre-Dame... n'est-ce pas là ce que vous me disiez ?...

CATHERINE, *d'une voix étouffée.*

Oui, monsieur le marquis.

LA SOEUR AGNÈS.

Tous deux ont été trouvés le même jour, à la même heure, à la même place.

CATHERINE, *à part.*

Tous deux !

LA SOEUR AGNÈS, *montrant les Orphelins.*

Et les voici.

GABRIEL, *à Valentin.*

C'est de nous qu'on parle.

VALENTIN.

J'entends bien..

40 LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME.

CATHERINE, à part.

Ah! l'un des deux est mon enfant!

LA SOEUR AGNÈS.

Pardon, mais le service de la chapelle nous réclame; tout à l'heure je reviendrai.

GABRIEL, à Valentin, en lui montrant Catherine.

Vois donc comme elle nous regarde.

LA SOEUR AGNÈS, aux Orphelins.

Mais venez donc. (Elle sort avec Valentin et Gabriel, par la porte de gauche au fond.)

SCÈNE XI.

VARANNES, CATHERINE.

CATHERINE, à elle-même, les regardant sortir.

Lequel? mon Dieu! lequel?

VARANNES, qui a réfléchi, à Catherine.

Dans le doute... vous réclamez ces deux enfants.

CATHERINE.

Qu'en voulez-vous faire, monsieur le marquis?

VARANNES.

Que vous importe? il faut les emmener avec vous... dans quelques jours je passerai à Saint-Maurice, et vous me les livrez tous les deux.

CATHERINE.

Vous les livrer!

VARANNES.

Que craignez-vous?... on ne vous en demandera pas compte.

CATHERINE.

Mais pourquoi donc voulez-vous les tenir en votre pouvoir?

VARANNES.

Il me les faut... parce que l'un des deux est l'héritier du comte de Saint-Géran.

CATHERINE.

Eh bien, vous ne les aurez pas, monsieur.... parce que l'autre est mon fils!

VARANNES.

Votre fils! L'un des deux Orphelins est votre fils! et vous n'avez aucun moyen de le reconnaître?

CATHERINE.

Aucun!

VARANNES.

Cherchez bien dans votre mémoire... A ce prix je fais gracier votre mari... j'assure l'avenir de votre enfant.

CATHERINE.

Mon Dieu, monsieur le marquis, vous devez bien voir que je vous dis la vérité... Je ne sais pas, non, je ne sais pas quel est celui de ces deux innocents que j'ai abandonné !

VARANNES.

Alors il faudra bien vous résoudre à l'adoption que je vous commande. Vous savez comment je peux me venger de votre refus.

CATHERINE.

Oh ! c'est affreux ! vous placez une pauvre mère entre la vie de son fils ou celle de son mari. Je le demande à votre conscience... est-ce que je peux choisir?...

VARANNES.

C'est juste... j'emploierai un autre moyen.

CATHERINE.

Mais, monsieur... (*On entend sonner les cloches.*)

VARANNES, s'éloignant.

Silence ! (*A part.*) Madame de Montbazon est ici.. ce que cette femme refuse de faire, la duchesse le fera. (*En ce moment, les rideaux du fond s'ouvrent et laissent voir une partie de la chapelle, pleine d'auditeurs. Vincent de Paul domine l'assemblée.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, VINCENT DE PAUL, M^{mes} DE SAINT-GÉLAN et DE MONTBAZON, LES DAMES DE L'OEUVRE, LES SŒURS DE CHARITÉ, GABRIEL, VALENTIN et LES AUTRES ORPHELINS.

VINCENT DE PAUL, achevant de parler.

Et maintenant, jeunes orphelins, pour qui va s'ouvrir le monde... allez, sous la garde de Dieu, où la charité publique vous emmène... mais, séparés ou réunis, aimez-vous les uns les autres, et n'oubliez jamais que tous les malheureux sont vos frères. (*Vincent de Paul descend en scène, suivi de toute l'assistance. — Les personnages sont ainsi placés : Catherine et M^{me} de Saint-Géran, à gauche ; — Vincent de Paul, au milieu ; — Varannes et M^{me} de Montbazon, à l'avant-scène à droite. — Les Orphelins, placés sur un seul rang, garnissent la droite et une partie du fond du théâtre, Gabriel et Valentin sont les derniers, à l'extrémité de la ligne, à gauche. — Les Dames Protectrices sont à gauche, derrière M^{me} de Saint-Géran ; les Seigneurs, dans la chapelle. — Enfin, les Sœurs, à droite, derrière les Enfants.*)

VARANNES, s'approchant de M^{me} de Montbazon.

Il faut que je vous parle. (*Il lui parle bas.*)

CATHERINE, à part.

Que dit-il à cette femme ?

42 LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN, à *Vincent de Paul*.

Quelle noble tâche vous vous êtes donnée!...

VINCENT DE PAUL.

Ne m'en glorifiez pas; elle est si douce à remplir!

VARANNES, *bas* à M^{me} de Montbazon.

Vous savez ce que je vous ai dit ?

M^{me} DE MONTBAZON, à *voix basse*.

Je le ferai. (*Haut.*) Monsieur l'abbé, à nous, riches et heureux du monde, vous nous avez fait un devoir de l'adoption.

VINCENT DE PAUL.

Je voudrais vous en faire un bonheur.

M^{me} DE MONTBAZON.

J'obéirai à vos charitables préceptes, et je vous demande la permission de faire un choix parmi les jeunes orphelins.

VINCENT DE PAUL.

C'est votre droit de protectrice, madame de Montbazon.

CATHERINE, à *part*.

Madame de Montbazon?... Sa complice!...

VARANNES, *bas*.

Vous savez lesquels ?

M^{me} DE MONTBAZON, *de même*.

Oui.

CATHERINE, à *part*.

Ah! je comprends... adoptés par elle... ils seraient perdus!

M^{me} DE MONTBAZON, *qui, en passant en revue les Orphelins, est arrivés jusqu'à Gabriel et à Valentin, s'arrête devant ceux-ci, placés au fond et presque au milieu du théâtre; à Valentin et à Gabriel.*

Approchez, mes amis.

VALENTIN et GABRIEL, *descendant en scène*.

Nous?...

CATHERINE, *se plaçant vivement entre eux et M^{me} de Montbazon*.

Excusez, ma belle dame... mais je les avais réclamés la première à la bonne sœur que voilà... Le seigneur qui est près de vous peut vous le dire; c'est lui qui a parlé pour moi.

VARANNES.

C'est vrai. (*A part.*) Elle se ravise. (*A M^{me} de Montbazon.*) Laissez-la faire; cela vaut mieux ainsi.

GABRIEL, *bas* à Valentin.

Je ne sais pas... mais il me semble que nous serons plus heureux avec elle.

VINCENT DE PAUL.

Comment! pauvre femme... vous vous chargeriez de ces deux enfants?

CATHERINE.

Oui, monsieur l'abbé, de tous les deux... A la ville, ça serait un peu lourd, peut-être... mais à la campagne, il y a de l'ouvrage et du pain pour tout le monde; ils ne manqueront de rien, je vous en réponds.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

L'abbé Vincent de Paul a raison... un seul doit vous suffire... Laissez-moi être de moitié dans votre bonne action.

CATHERINE.

Vous, madame la comtesse? (*Avec attendrissement.*) Je ne veux pas vous refuser ça. (*A part.*) Elle a aussi un cœur de mère, celle-là.

M^{me} DE MONTBAZON, *bas, à Varannes.*

Cet enfant... près d'elle! — Oh! Dieu lui-même conduit tout cela.

VARANNES, *à mi-voix.*

Silence! un mot, un regard, pourraient éveiller ses soupçons. (*Haut, à M^{me} de Montbazon.*) Laissez à notre chère parente la pieuse tâche qu'elle veut bien s'imposer.

VINCENT DE PAUL, *après avoir remercié M^{me} de Saint-Géran, s'approche des deux orphelins et les prend par la main.*

Allons, c'est à vous de choisir, mes enfants.

GABRIEL, *qui a regardé Catherine et M^{me} de Saint-Géran.*

Moi... je suis plus fort... J'ai meilleure santé que Valentin. (*A Catherine.*) Emmenez-moi, vous n'en aurez pas de regret.

VALENTIN, *avec joie, et tombant aux pieds de M^{me} de Saint-Géran.*

Soyez ma mère, madame! (*M^{me} de Saint-Géran le relève et l'embrasse. Catherine embrasse aussi Gabriel. Varannes parle bas à M^{me} de Montbazon; Gabriel et Valentin viennent ensuite se mettre à genoux près de Vincent de Paul, qui les relève et les presse contre son cœur. A ce moment on entend plusieurs coups de feu au dehors. — Mouvement général.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LA SOEUR AGNÈS; puis GAUTIER et PLUSIEURS ARCHERS.

LA SOEUR AGNÈS.

Ah! monsieur l'abbé!

VINCENT DE PAUL.

Que se passe-t-il donc?

LA SOEUR AGNÈS.

Un malheureux, poursuivi par des archers, vient d'être atteint d'un coup de feu au moment où il touchait le seuil de notre porte.

VINCENT DE PAUL.

Un meurtre dans la maison du Seigneur ?

GAUTIER, *blessé et se soutenant à peine, entre précipitamment.*

Sauvez-moi ! sauvez-moi ! (*Il tombe épuisé aux pieds de Vincent de Paul.*)

VINCENT DE PAUL, VARANNES, M^{me} DE MONTBAZON.

Gautier !

LE CHEF DES ARCHERS, *entrant l'épée à la main.*

Cet homme vient de s'évader de la Bastille ; c'est un prisonnier d'Etat.... Il allait nous échapper... Nous avons dû tirer sur lui.

GAUTIER.

Mieux valait la mort que leur horrible cachot... Où suis-je?... (*Apercevant Varannes.*) Le marquis de Varannes !

VARANNES, *bas, à M^{me} de Montbazon.*

Tout est perdu s'il parle !

VINCENT DE PAUL, *se penchant vers lui.*

Mais il faut secourir cet infortuné.

GAUTIER, *se soulevant.*

Vincent de Paul !... Oh ! trop tard !... Je vous ai revu trop tard... Ah !... (*Il retombe.*)

VINCENT DE PAUL, *se relevant.*

Mort !

TOUS.

Mort !

LE CHEF DES ARCHERS.

Vivant ou mort, il nous faut cet homme.

VINCENT DE PAUL.

Si ce malheureux fut coupable, la justice de ce monde n'a plus de droits sur lui. Il n'appartient plus qu'à la justice de Dieu.

L'OFFICIER.

Livrez-le-nous, au nom du roi !

VINCENT DE PAUL, *avec autorité.*

Au nom du Christ ! retirez-vous ! (*L'Officier s'incline avec respect, fait signe à ses Archers de sortir, et se retire après avoir encore une fois salué Vincent de Paul.*)

VINCENT DE PAUL.

Femmes, emmenez ces enfants ; ne leur laissez pas plus longtemps sous les yeux cet horrible spectacle.

VARANNES, *bas, à M^{me} de Montbazou, et l'emmenant.*

Nous n'avons plus qu'un complice à présent; Jacques... et celui-là sont à nous. (*Tout le monde se retire avec respect. Valentin suit M^{me} de Saint-Géran. Gabriel est emmené par Catherine. Les rideaux du fond se ferment.—Le théâtre n'est plus éclairé que par une lampe suspendue au plafond.*)

SCÈNE XIV.

VINCENT DE PAUL, GAUTIER.

VINCENT DE PAUL, *s'agenouillant près de Gautier.*

Mon Dieu!... cet homme, qui fut mon frère, a déserté vos autels... Cet homme a fait le mal peut-être... mais il a souffert... Seigneur, pardonnez-lui.

GAUTIER, *soupirant.*

Ah!

VINCENT DE PAUL, *soulevant Gautier et l'examinant.*

Je ne me trompe pas, il respire... Oui, sa poitrine se soulève, ses yeux se rouvrent... Ah! du secours! du secours!

GAUTIER, *le retenant.*

N'appellez pas... Non, je le sens... ce n'est pas le retour à la vie... c'est une dernière lueur qui va s'éteindre. Un instant, mon Dieu! un instant encore!... que je ne meure pas sans l'absolution d'un prêtre.

VINCENT DE PAUL, *le soulevant et l'amenant près de la chaise à gauche.*

Cet instant que vous demandez... Dieu ne le refusera pas à votre repentir et à ma prière.

GAUTIER.

Écoutez-moi donc, mon père... pour que s'il doit m'être fait justice là-haut, il soit fait justice ici-bas. (*Il tombe à genoux devant Vincent de Paul.*)

VINCENT DE PAUL, *s'asseyant.*

Je vous écoute, mon fils.

ACTE III.

CINQUIÈME TABLEAU.

Chez la Comtesse de Saint-Géran. — L'intérieur d'un pavillon de forme circulaire ouvert au fond et laissant voir un parc; ce pavillon se relie aux appartements par une porte à gauche et une autre porte à droite.
 — Au premier plan, à gauche, un petit guéridon; près du guéridon un

46 LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME.

fauteuil. — Au deuxième plan, à gauche, une porte. — Au troisième plan, des fauteuils. — Même disposition à droite.

SCÈNE I.

CATHERINE, JÉRÔME, VALENTIN, GABRIEL; puis M^{me} DE SAINT-GERAN. (*Au lever du rideau, Gabriel est assis, et Valentin est debout près de lui; ils regardent les gravures que renferme un gros livre que tient Valentin. Catherine est assise à droite et contemple les enfants.*)

CATHERINE.

J'ai beau les regarder sans cesse et toujours interroger mon cœur, ils sont si bons l'un et l'autre, que je me sens la même amitié pour tous les deux... Et pourtant il y en a un qui est mon fils... Quand donc saurai-je lequel? (*A Jérôme, qui entre par la gauche et se dirige vers le fond.*) Monsieur Jérôme, le messager n'a pas apporté de lettre pour moi?

JÉRÔME.

Non, dame Catherine.

CATHERINE, à elle-même.

Jacques, à qui j'ai tout écrit, tarde bien à me répondre... Ne peut-il donc me donner aucun indice qui m'aide à reconnaître notre enfant?

JÉRÔME, à part.

Ça l'occupe bien, cette lettre... Depuis hier voilà-plus de dix fois qu'elle me la demande.

VALENTIN, désignant le fond à Gabriel.

Voici la comtesse, Gabriel.

GABRIEL, à mi-voix.

Du courage... Nous parlerons ensemble... comme à l'hospice quand nous voulions obtenir quelque chose... Ça nous a toujours réussi. (*La Comtesse paraît au fond; Valentin et Gabriel s'inclinent devant elle. La Comtesse leur donne affectueusement sa main à baiser. Catherine la salue. Jérôme, qui allait se retirer, s'arrête.*)

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

Jérôme... vous êtes bien sûr que hier, pendant mon absence, monsieur de Courcelles n'a point envoyé ici, qu'il n'y est pas venu?

JÉRÔME.

J'ai eu l'honneur de répondre ce matin à madame qu'on n'avait pas entendu parler de monsieur le chevalier à l'hôtel.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

C'est vrai... je vous ai interrogé aussi, vous... comme les au-

... (*A elle-même.*) Huit jours d'attente!... De Courcelles oubliée, ou peut-être n'a-t-il pu retrouver ce docteur... ! il faut que je sache... (*A Jérôme.*) Dites à mes porteurs de s'occuper de se tenir prêts... Dans un instant je sortirai. (*Elle va s'asseoir à droite.*)

JÉROME.

Il suffit, madame la comtesse. (*A part.*) Où va-t-elle?

CATHERINE, à Jérôme, qui s'éloigne.

Si cette lettre arrive, on me la donnera tout de suite, n'est-ce pas?

JÉROME.

Je vous l'apporterai moi-même. (*A part.*) Dès que je saurai ce qu'il y a dedans. (*Il sort.*)

GABRIEL, bas, à Valentin.

Elle va sortir... c'est le moment de parler.

VALENTIN, de même.

Non... à son retour... Ça ne presse pas.

GABRIEL, de même.

C'est-à-dire que tu as peur... Poltron, va!

M^{me} DE SAINT-GÉRAN, à Catherine.

C'est toujours la réponse de votre mari que vous attendez? Vous lui demandez, je crois, à rester encore quelques jours à Paris?

CATHERINE.

Non, madame... C'est un renseignement que je lui demande. Aussitôt que je l'aurai reçu, je retournerai à Saint-Maurice... Avec le voyage, ça me fait déjà douze jours d'absence.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

Votre séjour chez moi était nécessaire... Vous avez été la première à me faire comprendre qu'il serait cruel de séparer brusquement nos enfants d'adoption.

GABRIEL, s'approchant.

Sans doute... c'était impossible...

CATHERINE, à part.

C'est moi qui ne peux pas me résoudre à quitter l'un ou l'autre... j'ai peur de laisser ici mon fils.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN, regardant les enfants.

Eh bien! je crains à mon tour que ce temps ne leur ait pas suffi pour se familiariser avec l'idée de ne plus se voir tous les jours.

VALENTIN, vivement.

Oh! non, madame!... Non, ça ne suffit pas.

GABRIEL.

Et c'est à ce sujet-là que nous voudrions vous parler...

CATHERINE, *à part.*

Que va-t-il dire ?

M^{me} DE SAINT-GÉRAN, *aux Enfants.*

Expliquez-vous, mes amis !

VALENTIN, *timidement à Gabriel.*

Commence, toi... je finirai...

GABRIEL.

C'est toujours comme ça... il me laisse le plus difficile à faire ! n'importe ! On ne doit pas craindre de vous parler, à vous qui êtes si bonne... à vous qui avez si bien compris tout de suite ce que la pensée d'une séparation a de douloureux pour deux amis, deux frères... car nous sommes frères par le malheur... mais nous nous sommes dit : Puisque madame la comtesse n'a qu'à le vouloir pour que nous restions ensemble, nous ne serons pas séparés...

M^{me} DE SAINT-GÉRAN, *aux Enfants.*

C'est-à-dire que vous voudriez demeurer chez moi tous les deux... Oh ! de grand cœur, mes enfants !

CATHERINE, *à part.*

Oh ! non pas !

GABRIEL, *qui a regardé Catherine.*

C'est que... dame Catherine ne peut pas s'en retourner seule à Saint-Maurice...

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

Non... mais elle peut s'établir ici avec son mari...

CATHERINE, *avec douleur.*

Ce serait bien du bonheur pour moi, madame, mais le séjour de Paris ne convient pas à Jacques, il ne pourrait pas y vivre...

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

Alors, c'est peu facile à concilier...

GABRIEL.

Mais si, madame... Pour que nous soyons toujours ensemble, il suffit que vous permettiez à Valentin de venir à la ferme avec moi... C'est une idée qui nous est venue ce matin à tous les deux en même temps...

CATHERINE.

Ah ! ça se pourrait encore !

M^{me} DE SAINT-GÉRAN, *regardant Valentin avec tendresse.*

Oh ! non... je n'y consens pas... Si l'un de ces enfants est à vous, l'autre m'appartient, Catherine...

VALENTIN.

Oh ! pour toujours... madame !

CATHERINE, *vivement.*

Mais entre bonnes mères, il y a moyen de s'entendre... A l'absence de nous, sa part... vous qui êtes riche et puissante, protégez-les, assurez leur avenir! moi, pour qu'ils soient heureux, je les garderai tous deux, ensemble, et je les garderai bien, et vous en répondez!

GABRIEL.

Ainsi, vous aurez les mêmes droits sur nos cœurs... nous serons unis dans notre reconnaissance pour vous, comme nous le sommes par notre amitié d'enfance!

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

Il y a quatre jours, j'aurais consenti volontiers à ce que vous me demandez... Aujourd'hui, cela me serait trop pénible!

VALENTIN, *avec intérêt.*

En vérité, Madame?

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

Oui... mon enfant... je n'ose dire que ce soit pour toi-même, non! c'est pour moi... il y a une raison... que dis-je? une erreur de mon imagination, peut-être, qui m'attache à toi... Cette raison, je la tairai, car si j'en parlais, on dirait encore que je suis folle... Cependant, je ne veux pas que ma protection te pèse comme un esclavage... Plus tard, je te permettrai d'aller voir Gabriel à Saint-Maurice... mais à présent, ne me demande pas à partir... je t'en prie, ne me le demande pas!

VALENTIN.

Vous me priez!... Ah! madame, punissez-moi plutôt! j'étais un ingrat... mais pour mon châtement, je veux tout vous dire... Ne supposant pas que vous pussiez tenir à moi, que vous connaissiez à peine, j'avais le projet de tromper votre surveillance, et d'aller rejoindre en secret Gabriel, si vous me refusiez la permission de partir avec lui... mais cette permission, je n'en veux plus! elle pourrait vous coûter un regret!... Je croyais n'être qu'un étranger, et vous m'aimez déjà... je n'ai plus le droit de vous quitter... Que Gabriel reste avec sa mère, je reste avec la mienne!...

M^{me} DE SAINT-GÉRAN, *l'embrassant.*

Cher Valentin!

CATHERINE, *à part.*

Mon Dieu! est-ce vous qui l'inspirez?

GABRIEL, *soupirant.*

Allons, je vois que notre complot était une mauvaise pensée... Je me consolerais de ne pas emmener Valentin, si au moins madame la comtesse voulait me permettre d'emporter d'ici quelque chose que j'ai vu, et qui me ferait bien plaisir.

M^{me} DE SAINT-GÉRAND.

Quoi donc ?

GABRIEL.

Presque rien... un tout petit tableau... pas plus grand que ça. (*Il montre la moitié de sa main.*) Vous en avez de si beaux dans votre galerie!... celui-là peut y manquer; ça ne paraîtra pas.

M^{me} DE SAINT-GÉRAND.

Un tableau ?

CATHERINE.

Et qu'est-ce qu'il représente ?

GABRIEL.

Un jeune homme... de notre âge à peu près... mais très-bien mis, par exemple... il a un beau pourpoint de satin avec un petit manteau de velours brodé en or.

M^{me} DE SAINT-GÉRAND.

Mais ce que tu me demandes... c'est le portrait du comte de Saint-Gérand, quand il était page de la reine.

GABRIEL.

Alors vous ne me le donnerez pas... c'est dommage.

M^{me} DE SAINT-GÉRAND.

Je te devine, Gabriel, tu désirerais avoir ce portrait parce que tu trouves qu'il ressemble à Valentin, n'est-ce pas ?

GABRIEL.

Juste !

CATHERINE.

A Valentin ?

M^{me} DE SAINT-GÉRAND.

Oui... à lui... Singulier hasard! (*A demi-voix.*) Vous comprenez maintenant pourquoi je tiens tant à le garder près de moi? (*Elle contemple Valentin avec amour.*)

CATHERINE, à part.

Est-ce bien l'effet du hasard ?

JÉRÔME, entrant.

Les porteurs de chaise sont aux ordres de madame la comtesse...

M^{me} DE SAINT-GÉRAND, s'arrachant à sa contemplation.

C'est bien... je n'y pensais plus. (*Repoussant Valentin, et comme mécontente d'elle-même.*) Cet enfant-là me faisait oublier mon espérance... mon rêve!

JÉRÔME.

J'ai aussi à annoncer à madame quelqu'un qu'elle attendait... monsieur le chevalier de Courcelles.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Lui!... Il fallait me dire cela d'abord... Qu'il vienne... Je ne
sors plus... (*A Catherine et aux Enfants.*) Laissez-moi, mes
amis.

GABRIEL, à Catherine.

Venez, dame Catherine... je veux que vous voyiez le portrait.
(*Catherine et les Enfants sortent par le fond à droite.*)

SCÈNE II.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN, JÉRÔME, COURCELLES.

JÉRÔME.

M. le chevalier de Courcelles.

COURCELLES, *saluant.*

Madame la comtesse...

M^{me} DE SAINT-GÉLAN, à part.

Il est seul!

COURCELLES, *donnant à Jérôme sa canne et son chapeau.*

Il me semble que je te connais... N'étais-tu pas au service du
marquis de Varannes?

JÉRÔME.

En effet, monsieur. (*A part.*) J'y suis bien encore. (*Il porte
dans un coin la canne et le chapeau. — Il sort.*)

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Comme vous vous êtes fait attendre, chevalier!

COURCELLES.

Ce docteur Bertaud était si loin! je vous le ramène du fond
de la Picardie... Il était là... en famille... fort peu disposé à se
déranger... Mais vous paraissiez si désireuse, si impatiente de le
voir, que, s'il eût refusé plus longtemps de me suivre à Paris,
j'aurais, je crois, demandé main forte aux archers du roi.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Et durant la route que vous a-t-il dit?

COURCELLES.

Rien qui vous concernât.. Comme j'ignore le motif qui vous
le fait appeler, il m'eût été difficile de l'interroger sur ce point.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

C'est vrai... mais il s'est bien souvenu de moi, n'est-ce pas?

COURCELLES.

Parfaitement... et même à votre nom, j'ai cru remarquer sur
son visage, assez impassible d'ordinaire, une soudaine émotion
dont j'ai vainement tenté de savoir la cause... vous la comprenez
peut-être mieux que moi?

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Il s'est ému, dites-vous? (*A elle-même.*) Oh! mon Dieu! s'il était vrai! (*Haut.*) Mais pourquoi ne vous a-t-il pas accompagné ici?

COURCELLES.

Je le précède de quelques instants... C'est fort heureux... cela vous donnera le temps de congédier les personnes que j'ai rencontrées en chemin, et que je me suis chargé de vous annoncer, attendu que mon cheval va d'un meilleur pas que leur litière.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Des importuns... en ce moment... je ne veux pas les recevoir.

COURCELLES.

Il ne s'agit que d'une visite de noces... car ce sont deux nouveaux mariés que je vous annonce... notre cher cousin le marquis de Varannes, et la ci-devant duchesse de Montbazan... sa femme depuis trois jours.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Oh! ce sont eux!... c'est différent... je les recevrai... je veux même les retenir... profiter du hasard de leur présence ici pour éclaircir mes doutes... Mais pas un mot du docteur avant son arrivée... entendez-vous, chevalier? pas un mot!

COURCELLES.

Je ne dirai que ce qu'il vous plaira.

JÉRÔME, *annonçant.*

Monsieur le marquis et madame la marquise de Varannes.

SCENE III.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN, COURCELLES, VARANNES, LA MARQUISE.

VARANNES.

Ma cousine... agréez mes hommages.

LA MARQUISE.

Je voulais vous garder rancune, Mathilde; mais j'aime mieux venir vous gronder.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Et de quoi la marquise de Varannes peut-elle m'en vouloir?

VARANNES.

De votre absence à notre fête de famille.

LA MARQUISE.

Votre nom était le premier sur ma liste d'invités... et l'on ne vous a pas vue.

VARANNES.

Nous avons pensé que vous étiez retenue ici par vos nouveaux soins maternels.

COURCELLES, *étonné.*

Hein ?

LA MARQUISE.

Depuis quelques jours, ma cousine a adopté un des protégés de l'abbé Vincent de Paul.

VARANNES.

On pourrait même dire qu'elle en a adopté deux... car ceux qu'on appelait les inséparables à l'hospice sont encore ici l'un et l'autre, je crois ?

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

Il est vrai... mais pas pour longtemps.

COURCELLES, *à part.*

Le docteur Bertaud n'arrive pas. (*Il remonte vers le fond.*)

VARANNES, *à part.*

Je saurai par Jérôme le jour du départ. Jusque-là j'ai dû ne pas paraître m'occuper de ces enfants, mais on ne les perd pas de vue.

LA MARQUISE.

Cela ne vous justifie pas, Mathilde... vous devez accepter notre invitation.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

Vous le savez, Julie, je ne vais pas dans le monde... depuis quinze ans j'ai renoncé à ses plaisirs... Mais racontez-moi votre fête, ce sera comme si j'y avais assisté. (*Elles s'asseyent et causent à voix basse jusqu'à la fin de la scène. Elles se placent sur les fauteuils à droite.*)

VARANNES, *à de Courcelles, qui est à l'avant-scène, à gauche.*

Parbleu, j'y pense... j'ai aussi à te faire une querelle, chevalier.

COURCELLES.

A moi ?

VARANNES.

Tu t'es également dispensé d'assister à notre mariage... cependant tu n'as pas les mêmes raisons de retraite... tu n'es pas veuf, toi.

COURCELLES, *à demi-voix.*

Au contraire... je le suis très-souvent.

VARANNES.

Mauvais sujet!... tu pouvais bien remettre ton voyage jusqu'après la noce.

COURCELLES , *surpris.*

On t'a dit que j'avais voyagé ?

VARANNES.

Oui... je tiens à avoir souvent de tes nouvelles.

COURCELLES.

Merci... En effet, j'étais parti... pour affaires de famille.

VARANNES.

C'est vrai... pour la succession de ton oncle le commandeur ?

COURCELLES, *même jeu.*

Ah ! tu sais déjà que je viens d'hériter ?

VARANNES.

De plus de quatre cent mille livres.

COURCELLES.

Oui... Le chiffre est exact. Il paraît que tu as bien pris tes renseignements.

VARANNES.

Sans doute... par intérêt...

COURCELLES.

Pour toi.

VARANNES.

Comment ?

COURCELLES, *se reprenant.*

Non... pour moi... pour nous.

VARANNES, *d'un ton affectueux.*

Nous donnons demain un grand dîner, un bal... Tu en seras-je veux, pour faire honneur à ta nouvelle fortune, que ton cou ; vert soit mis près du mien...

COURCELLES, *avec intention.*

Oui... tu tiens à m'avoir là..... à portée, sous la main... c'est trop de bontés... Mais je suis fantasque, tu le sais... Je ne dînerais pas demain en ville, fût-ce pour la grande maîtrise... Quant au bal... il faut m'en dispenser... Les lumières, les danses, la chaleur, cela altère, et j'aimerais mieux renoncer à mon héritage que de prendre la nuit le moindre rafraîchissement.

VARANNES.

Tu as donc fait vœu d'abstinence ?

COURCELLES.

Oui, cher ami... (*A part.*) Chez lui.

VARANNES.

J'espère être plus heureux une autre fois... (*riant*) et tu ne m'échapperas pas. (*Il remonte la scène.*)

COURCELLES, *à part.*

Voyez-vous ça ! heureusement que j'ai pris mes précautions.

Allant s'asseoir à gauche. Haut.) Dis donc, marquis... A propos de cette fortune inattendue, j'ai une confidence à te faire.

VARANNES, *allant à lui.*

A moi?

COURCELLES.

J'ai fait mon testament... on ne sait pas ce qui peut arriver... et voulant racheter les erreurs de ma vie passée, j'ai légué, après moi, tous les biens du commandeur...

VARANNES.

A qui?

COURCELLES.

Aux pauvres! C'est une bonne idée, n'est-ce? Je suis sûr que ces héritiers-là attendront patiemment ma succession... Tu me pardonnes d'avoir sacrifié tes droits à mon salut dans l'autre monde... (*à part*) et dans celui-ci?

VARANNES, *s'éloignant.*

Cette fortune t'appartient... tu as le droit d'en disposer.

COURCELLES.

Mais, si après moi il ne te revient rien, tu entends... (*Se levant et allant à Varannes*) absolument rien, de mon vivant ma bourse est la tienne... nous jouerons tant que tu voudras.. Seulement, ménage-moi, mon ami, ménage les pauvres... ne va pas leur reprendre en détail ce que je leur ai légué en masse.

VARANNES, *à part.*

Je l'espère pourtant bien ainsi.

COURCELLES, *à part.*

Me voilà tranquille à présent.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN, *achevant de parler.*

Ainsi, Julie, vous ne vous rappelez pas l'opinion que le médecin étranger a émise sur l'état de ma santé?

VARANNES, *à part.*

Que dit-elle?

LA MARQUISE, *avec embarras.*

Après quinze ans passés, comment voulez-vous que je me souviene?...

VARANNES, *allant à elles vivement.*

Pardon, mesdames... (*À Julie.*) Marquise... nous avons encore de nombreuses visites à faire...

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

Comment! vous partez?

LA MARQUISE, *se levant.*

Oui, il le faut.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

J'aurais pourtant bien voulu vous retenir... J'attends ici quelqu'un avec qui j'eusse été bien aise de vous faire rencontrer.

VARANNES.

Et qui cela ?

JÉRÔME, *annonçant.*

Le docteur Bertaud.

VARANNES *et* LA MARQUISE.

Lui !

COURCELLES, *à Varannes.*

Jérôme a dispensé ma cousine de vous le nommer.

SCENE IV.

LES MÊMES, LE DOCTEUR BERTAUD.

BERTAUD, *s'arrêtant au fond.*

Madame la comtesse est en compagnie ?

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

Non... en famille... Vous pouvez entrer, docteur. (*À Varannes et à la Marquise.*) Vous resterez, n'est-ce pas ? (*Bertaud descend à droite et se trouve entre la comtesse et Varannes.*)

LA MARQUISE, *avec inquiétude.*

Nous ne pouvons...

VARANNES, *vivement.*

Résister à l'invitation de notre cousine... Nous resterons. (*Il fait asseoir la Marquise.*)

BERTAUD.

Vous savez, madame, pourquoi il ne m'a pas été possible d'obéir plus tôt à vos ordres.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

Oui, docteur, et je vous suis bien reconnaissante de vous être rendu aux instances du chevalier de Courcelles.

VARANNES, *à Courcelles.*

Ah ! c'est toi qui as été le chercher ?

COURCELLES.

Oui... mon cher, à Amiens... J'ai fait le voyage tout exprès. (*À part.*) Du diable si je sais pourquoi !

BERTAUD.

Veillez m'apprendre quel pressant motif vous a fait désirer de me voir.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

Avant tout, dites-moi, docteur, vous souvient-il d'avoir vu à Saint-Géran monsieur le marquis de Varannes ?

BERTAUD.

Votre parent... je crois?... Oui, madame...

VARANNES, *s'approche du docteur et lui dit à mi-voix*:

Vous devez vous rappeler aussi votre serment, fait sur l'honneur et devant Dieu ?

BERTAUD.

Je n'ai rien oublié !

JÉRÔME, *annonçant*.

L'abbé Vincent de Paul.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

L'abbé Vincent de Paul... Oh ! lui aussi il peut entrer. (*Elle va au-devant de lui.*)

LA MARQUISE, *bas à Varannes*.

Nous sommes venus nous prendre à un piège.

VARANNES, *bas*.

C'est au moins un étrange rapprochement... Mais, pour Dieu ! soyez calme.

COURCELLES, *à Bertaud*.

Il paraît que c'est le jour des grandes réceptions. (*Les personnages sont ainsi placés : — Courcelles et Bertaud à gauche, M^{me} de Saint-Géran et Vincent de Paul au milieu, le Marquis et la Marquise de Varannes à droite.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, VINCENT DE PAUL.

VINCENT DE PAUL.

Je croyais vous trouver seule, madame... Mais je puis remettre à un autre moment ce que j'ai à vous dire...

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Non, demeurez, monsieur l'abbé... Assistez, je vous prie, à notre conférence ; c'est le ciel qui vous envoie ; car les soins du médecin de l'âme ne seront pas inutiles pour ce qui se prépare ici.

VARANNES, *à Courcelles d'un air indifférent*.

Que se prépare-t-il donc ?

COURCELLES.

Sur l'honneur, je ne m'en doute pas.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Prenez des sièges, messieurs. (*Les personnages conservent leur position, Courcelles seul reste debout près de M^{me} de Saint-Géran et appuyé sur son fauteuil. — M^{me} de Saint-Géran, après s'être assise.*) Il s'agit d'un interrogatoire.

BERTAUD, *se levant*.

D'un interrogatoire ! Si c'est moi qui dois le subir... vous me

permettez de vous faire observer, madame la comtesse, qu'il a droit de m'étonner de votre part... Je me croyais appelé ici pour une consultation... S'il en est autrement, ma présence est inutile... je me retire. (*Courcelles le retient.*)

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Oh ! non, vous ne partirez pas avant que j'aie reçu l'aveu que je demande à votre souvenir.

BERTAUD.

Quand nous sommes sortis de la chambre d'un malade, nous ne devons plus rien savoir de ce qui s'y est passé... L'opinion publique flétrit le médecin qui divulgue un secret, comme la loi frappe le prêtre qui révèle une confession.

VINCENT DE PAUL.

A moins que le pénitent ne lui ait fait un devoir de rompre le silence... Alors il n'a plus que Dieu et sa conscience pour juges.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Mais, dans ce que vous venez de dire, j'entrevois déjà comme une lueur de vérité... Vous avez parlé d'un secret... vous savez donc un secret qui me concerne, docteur ?

BERTAUD, *après l'avoir toisée du regard.*

Je n'ai rien à répondre.

VARANNES, *à part.*

Très-bien !

M^{me} DE SAINT-GÉLAN, *se levant et allant à Bertaud.*

Que vous vous taisiez, même en justice, je le conçois ; mais à moi... à moi qui vous en prie... vous pouvez bien l'avouer... Voyons, dites... un mot... rien qu'un mot... J'ai été mère, n'est-ce pas ?

COURCELLES, *à part.*

Mère !... (*Il passe à la gauche de Bertaud. Varannes et M^{me} de Montbazon se lèvent spontanément. Vincent de Paul seul reste assis.*)

M^{me} DE SAINT-GÉLAN, *à Bertaud.*

Cette pauvre folle que vous êtes venu secourir... en passant... par hasard... venait de donner le jour à un enfant, n'est-il pas vrai ? Avouez-le, je vous en supplie, avouez-le ?

VARANNES, *vivement.*

Calmez-vous, ma cousine... ou il nous faudra craindre encore pour votre raison.

BERTAUD, *à part.*

Je comprends... l'amour maternel l'emporte sur la honte... Mais il y va de l'honneur d'une famille, et j'ai juré...

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Vous hésitez à parler ?

BERTAUD.

Je n'hésite pas, madame... En me taisant, vous devez comprendre que je fais mon devoir.

VINCENT DE PAUL, *se levant.*

Et moi, en parlant, je ferai le mien... Oui, madame la comtesse... je l'atteste ici, ce doute de votre cœur était une lumière... Il y a quinze ans vous avez donné le jour à un héritier du comte de Saint-Géran !

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Ah !

LA MARQUISE, *frémissant.*

Que dit-il ?

VARANNES, *bas à la Marquise.*

Taisez-vous !

M^{me} DE SAINT-GÉLAN, *qui est restée muette un moment.*

Ce n'était donc pas un rêve !

BERTAUD, *à part.*

Elle l'ignorait... On m'a donc trompé !..

M^{me} DE SAINT-GÉLAN, *à l'Abbé.*

Redites-moi encore, monsieur l'abbé, redites-moi que je ne m'étais pas abusée.

VINCENT DE PAUL.

Oui, madame, vous êtes mère... Et à l'enfant qui vous doit la vie, vous devez sans doute votre retour à la raison.

VARANNES.

Le témoignage de monsieur l'abbé est fort respectable, j'en conviens... mais cela ne suffit pas... il faudrait celui du docteur, et comme il refuse de nous le donner...

BERTAUD, *après un regard adressé à Varannes.*

Peut-être, monsieur. (*Passant devant de Courcelles et allant à madame de Saint-Géran.*) Mon Dieu, madame, j'ai une question bien délicate à vous adresser.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN, *vivement.*

Parlez... Je répondrai... Je ne crains pas qu'on m'interroge, moi.

VARANNES, *à part.*

Osera-t-il lui demander ?...

BERTAUD, *avec une sorte d'embarras.*

Madame... expliquez-moi donc comment il se fait que votre regard ne se baisse pas devant le mien; comment il se fait que vous vouliez rendre public ce qu'une femme de votre rang doit

60 LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME.

vouloir cacher au prix de sa vie... C'est-à-dire, (*plus bas*) une faute!...

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Je ne vous comprends pas, monsieur.

COURCELLES, *comme frappé d'une idée.*

Ah! je comprends, moi.. Et tout va s'éclaircir... On vous a dit, n'est-ce pas, docteur, que madame, oubliant ses devoirs, parjure à son mari, ne pouvait introduire dans la famille de monsieur de Saint-Géran le fruit d'un amour illégitime... qu'il fallait taire la naissance de son enfant... naissance qu'on ne pouvait vous cacher, à vous... Alors on a exigé de vous un serment, avant de vous faire entrer dans la chambre de la malade. (*Allant à Varannes.*) C'est bien cela, n'est-ce pas, monsieur de Varannes? Eh bien, docteur, celui qui vous a dit cela en a menti, madame la comtesse est pure, je l'asteste sur l'honneur!

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Oh! m'accuser, moi!

BERTAUD, à *Courcelles.*

Je vous crois, chevalier, et je vous rends grâce d'avoir parlé ainsi... votre serment me relève du mien.

LA MARQUISE, à *Varannes.*

Nous sommes perdus!

VARANNES, à *la Marquise.*

Pas encore!

VINCENT DE PAUL, à *Bertaud.*

Ainsi, monsieur, ce que j'ai dit, vous pouvez l'attester, maintenant?

BERTAUD.

Oui, partout où il sera nécessaire de le certifier, j'irai dire et signer, madame, que, le 9 janvier 1622, vous avez mis un enfant au monde.

VARANNES.

Cela est vrai, mais un enfant qui n'a pas vécu.

VINCENT DE PAUL.

Vous vous trompez, monsieur le marquis : cet enfant existe!

TOUS.

Il existe!

M^{me} DE ST-GÉLAN, à *l'Abbé.*

Qui vous l'a dit?

VINCENT DE PAUL.

Un pénitent, à l'heure suprême, et qui m'a fait un devoir de parler.

M^{me} DE ST-GÉLAN.

Oh! dites, dites tout, mon père!

VINCENT DE PAUL.

Il vous souvient de ce malheureux échappé de la Bastille, et qui, frappé par la balle d'un archer, vint tomber à nos pieds dans l'asile des Enfants-Trouvés?

VARANNES, *s'oubliant*.

Gautier!... Mais quand nous avons quitté l'asile, nous n'y avons laissé qu'un cadavre!

VINCENT DE PAUL.

Une atteinte mortelle ne tue pas toujours sur le coup... Dieu voulait que cet homme survécût à sa blessure et qu'il parlât. Il m'a dit comment on avait endormi les douleurs d'une femme qui allait être mère. Il m'a dit comment, trois jours après cette mystérieuse naissance, il avait rencontré sur la route un homme qui emportait pour le tuer l'enfant à qui cette infortunée avait donné le jour. Il m'a dit encore comment, à sa prière, s'était arrêté le bras qui allait frapper l'innocente créature. Je ne sais pas ce qu'est devenu votre enfant, madame, mais ce que je puis vous attester, c'est le serment fait par le meurtrier qu'il ne consommerait pas le crime... Espérez, pauvre mère, espérez, car au dernier moment de sa vie, comme si les ténèbres du monde se fussent dissipées devant ses yeux, Gautier s'est écrié : « Il existe, je le vois ! » Vision d'un esprit que la mort va saisir direz-vous... Je crois aux visions miraculeuses, moi, quand c'est le repentir qui nous éclaire.

M^{me} DE ST-GÉLAN, *se soutenant à peine*.

Ah! Dieu m'avait donné des forces pour vous entendre. Il me les retire maintenant. C'est trop d'émotions pour mon cœur; oui, c'est trop, j'y succombe (*M^{me} de St-Géran tombe dans les bras du Docteur. De Courcelles sonne : les domestiques paraissent. Deux femmes de chambre arrivent près de M^{me} de St-Géran.*)

LA MARQUISE, *allant à elle*.

Mathilde!

BERTAUD, *à la Marquise*.

Aidez-moi à la conduire dans son appartement... (*Le Docteur et la Marquise soutiennent M^{me} de Saint-Géran, et la conduisent dans son appartement, qui est à droite.*)

SCÈNE VI.

VINCENT DE PAUL, COURCELLES, VARANNES, puis JÉRÔME.

COURCELLES, *allant à de Varannes*.

Eh bien ! que dites-vous de tout cela, mon beau cousin ?...

VARANNES.

Quo Gautier m'a calomnié pour se venger des quinze ans de Bastille qu'il devait à ma recommandation... Quant à la résur-

62 LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME.

rection de cet enfant, comme il n'y a aucun indice, aucune marque qui puisse le faire reconnaître...

VINCENT DE PAUL.

Vous vous trompez encore, la Providence n'a rien oublié.

VARANNES.

Ah! vous savez...

VINCENT DE PAUL.

A mon tour, monsieur, je n'ai plus rien à vous dire...

VARANNES, à part.

Il faudra bien qu'il parle!...

JÉRÔME, entrant du fond.

Madame la marquise attend monsieur de Varannes dans son carrosse.

VARANNES.

C'est bien. (*Il remonte la scène.*)

COURCELLES, qui a été prendre son chapeau et sa canne, l'arrête.

Un moment, tu ne peux pas partir ainsi... nous avons deux mots à nous dire.

VARANNES.

Que me veux-tu?

COURCELLES, prenant de Varannes sous le bras et le ramenant sur le devant de la scène.

Oh! peu de chose: il faut que je te tue, mon cher ami... Oui, pour épargner à notre famille la honte du jugement qui te condamnerait, et pour t'épargner aussi, à toi, le désagrément d'être pendu.

VINCENT DE PAUL.

Y pensez-vous?

VARANNES.

J'accepte la partie, Courcelles... Je puis aussi gagner à ce jeu-là... (*A part.*) Il y a un moyen de connaître l'enfant de la comtesse... Je reviendrai.

COURCELLES.

Ce soir nous réglerons les conditions du combat.

VINCENT DE PAUL, à Courcelles.

Mais un chevalier de Malte ne peut tirer l'épée que contre les ennemis de la foi.

COURCELLES.

Mon père, quand les chrétiens se conduisent comme des mécréants, c'est servir Dieu que de les envoyer au diable qui les attend. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

VINCENT DE PAUL, *seul, allant s'asseoir à gauche, au premier plan.*

Malgré le motif que donne le marquis de Varannes à la dénonciation de Gautier... non, je ne puis croire que celui-ci ait menti, qu'il ait calomnié... J'ai foi dans ses dernières paroles.. Au moment d'aller rendre compte à Dieu de ses erreurs... de ses crimes... il n'a pu vouloir me tromper, pour faire de moi le complice d'une vengeance.

SCÈNE VIII.

VINCENT DE PAUL, CATHERINE, *entrant par le deuxième plan, à droite.*

CATHERINE, *à elle-même sans voir Vincent.*

Le messager ne viendra que dans trois jours, et j'ai aperçu tout à l'heure le marquis de Varannes... on le reçoit ici... Oh!... je dois partir, partir avec nos enfants... Mais comment avouer à la comtesse... ce serait dénoncer Jacques... Que faire ? mon Dieu ! que faire ?

VINCENT DE PAUL, *à lui même.*

Qui me dira où est cet enfant ? (*Apercevant Catherine.*) Ah ! c'est vous ? dame Catherine (*il se lève.*)

CATHERINE.

Monsieur l'abbé... Vous me reconnaissez ?...

VINCENT DE PAUL.

Je n'ai pu oublier la mère adoptive de notre petit Gabriel... Mais vous paraissez inquiète.

CATHERINE.

Oh ! oui... cruellement inquiète.

VINCENT LE PAUL.

Pour nos enfants, peut-être... Où sont-ils ?

CATHERINE.

En ce moment, il sont bien joyeux ces pauvres innocents... Comme tous les jours monsieur Jérôme leur a prêté deux chevaux de l'écurie, et ils s'exercent à qui arrivera plus tôt au bout de la grande allée du parc... Ça me fait bien un peu peur... Mais je n'ai pas pu leur refuser ce plaisir-là... C'est leur dernière partie de jeu ici.

VINCENT DE PAUL.

Vous pensez à partir ?

CATHERINE.

Aujourd'hui même... Il le faut ! En partant j'emène un des enfants. C'est mon droit. Mais dites-moi, mon père, s'il s'agissait d'éviter un grand malheur... de soustraire l'autre à un danger terrible, (*à demi-voix*) est-ce que ce serait un crime de l'enlever ?

VINCENT DE PAUL.

Que dites vous ? Enlever cet enfant !

CATHERINE.

Et s'il n'y a que ce moyen pour empêcher qu'on le tue !

VINCENT DE PAUL.

Qui donc peut en vouloir à ses jours ?

CATHERINE.

Tenez, j'en ai trop dit pour taire le reste... D'ailleurs c'est à un ministre du Seigneur que je m'adresse... et comme il s'agit d'une confession... vous n'en parlerez pas, j'en suis sûre... c'est sacré pour vous.

VINCENT DE PAUL.

Une confession?...

CATHERINE.

Oui, mon père... Un secret à garder entre le bon Dieu et nous.

VINCENT DE PAUL.

Tout ceux que je reçois ainsi, je les emporterai là-haut.

CATHERINE.

Voici le fait : honnête homme aujourd'hui, mon mari fut coupable autrefois... Je suis la femme d'un condamné, et parmi ces deux enfants il en est un dont je suis la mère.

VINCENT DE PAUL, *comme frappé d'une idée.*

Et l'autre, Catherine?.. l'autre ?

CATHERINE.

Ne doit jamais connaître le secret de sa naissance... L'arrêt du tribunal qui menace mon mari sera exécuté si par mon indiscretion la comtesse de Saint-Géran apprend jamais que l'autre est son fils.

VINCENT DE PAUL.

L'héritier du comte de Saint-Géran est près de sa mère, avez-vous dit ?

CATHERINE,

C'est Valentin ou Gabriel... Je n'en sais rien... Mais ce que je sais bien, mon père, c'est que celui qui l'a fait perdre autrefois les fera tuer tous les deux maintenant pour être sûr que sa victime ne lui échappe pas.... Voilà pourquoi je veux enlever aujourd'hui celui que je n'ai pas pu adopter.

VINCENT DE PAUL.

Ainsi, Catherine, si vous connaissiez votre fils?...

CATHERINE.

Je le sauverais d'abord, et puis je viendrais mourir avec l'autre, pour expier le crime de Jacques.

VINCENT DE PAUL.

Femme, bénissez la Providence qui a mis de tels sentiments

dans votre cœur... Elle s'est servie de vous pour m'enseigner où est l'enfant que je cherche... Elle se sert de moi pour vous désigner quel est celui qui vous doit le jour.

CATHERINE.

Vous pouvez me le nommer?

VINCENT DE PAUL.

Non, mais je puis vous dire ce que m'a appris Gautier... Le fils de madame de Saint-Géran, frappé d'un coup de poignard par une main mal assurée, doit porter à l'épaule gauche la cicatrice de sa blessure. (*En ce moment, on entend un grand cri au dehors.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, M^{me} DE SAINT-GÉLAN, BERTAUD.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Allez, courez, docteur, au secours de ce malheureux enfant!
(*Le Docteur sort par le fond.*)

CATHERINE, allant à M^{me} de Saint-Géran.

Qu'est-ce qu'il y a donc, madame?

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Un malheur.

VINCENT DE PAUL.

Un malheur!

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Revenue à moi, je respirais, appuyée au balcon de la terrasse, quand j'ai vu passer sur la pelouse deux chevaux lancés avec une effrayante rapidité, et que montaient nos enfants... Arrivé au détour de la grande allée, un des chevaux, effrayé par l'apparition d'un homme, a jeté à terre son imprudent cavalier, blessé... mort, peut-être!

CATHERINE, à part.

O mon Dieu! si c'était...

SCÈNE X.

LES MÊMES, BERTAUD, JÉRÔME, VALENTIN, soutenu par Bertaud, et GABRIEL.

VINCENT DE PAUL, M^{me} DE SAINT-GÉLAN, CATHERINE.

Eh bien!

BERTAUD.

Rassurez-vous : il a eu, je crois, plus d'émotion que de mal.
(*Jérôme présente un fauteuil pour asseoir Valentin au milieu de la scène.*)

GABRIEL, à *Bertaud*.

Vous m'avez promis de le sauver, docteur... Oh! tenez votre parole, où j'en mourrai!

BERTAUD.

Mais, d'abord, éloignez-vous, mon ami... laissez-moi m'assurer... (*En ce moment, Gabriel, renvoyé par le Docteur, passe à la gauche de Catherine, qui reste près de Vincent de Paul. — Celui-ci est à la gauche de Valentin, qui a le Docteur et la Comtesse à sa droite. — Varannes paraît au fond, et sans être vu de personne, il peut voir tout ce qui se passe. — Le Docteur ouvre le pourpoint de Valentin. Vincent de Paul et Catherine s'approchent.*)

VINCENT DE PAUL, à voix basse, désignant l'épaule que vient de découvrir le Docteur.

La cicatrice!

CATHERINE, allant à *Gabriel*, et l'embrassant avec effusion.

Mon enfant!... mon enfant!...

VARANNES, à part.

Merci, Catherine!... je sais maintenant quel est le fils de la comtesse de Saint-Géran.

M^{me} DE SAINT-GÉLAN.

Pauvre Valentin! (*Jérôme, venant de la droite, apporte à la Comtesse un flacon que celle-ci fait respirer à Valentin.*)

VINCENT DE PAUL, à la Comtesse.

Oui, veillez bien sur lui, madame, car cet enfant...

CATHERINE, à demi-voix, à *Vincent de Paul*.

Le secret de la confession, mon père, le secret de la confession! — (*Catherine est près de Vincent de Paul, qu'elle supplie; les autres personnages sont groupés autour de Valentin, qui revient complètement à lui, et tend les bras à Vincent de Paul.*)

ACTE IV.

SIXIÈME TABLEAU.

Chez Vincent de Paul. — Une salle du logement particulier de Vincent de Paul, à la maison d'asile; portes à droite et à gauche, deuxième plan. — Au troisième plan, un pan coupé; à gauche, une cheminée; à droite, un bahut. Sur le bahut, deux chandeliers; au dessus du bahut, petite glace de Venise. — Au premier plan, à droite, bibliothèque; à gauche, tableau de sainteté. — Au fond, porte conduisant au parloir. — Au premier plan, à gauche, le grand fauteuil de Vincent de Paul, chaises en bois, petit tabouret.

SCÈNE I.

VINCENT DE PAUL, CATHERINE, GABRIEL, VALENTIN.
(Vincent de Paul est assis dans son fauteuil ; Catherine est assise presque à ses pieds sur un escabeau. Les deux Enfants sont debout, appuyés sur le dossier du fauteuil gothique de Vincent de Paul, l'un à droite, l'autre à gauche. Valentin a la main posée dans la main de Vincent, et Gabriel a la main dans la main de Catherine.)

VINCENT DE PAUL.

Vous voyez, Catherine, que j'ai bien fait de ramener avec moi dans ce calme et saint asile notre cher Valentin. Cette blessure, qui avait si fort effrayé madame de Saint-Géran, est déjà cicatrisée. Trois jours ont suffi pour cela. — Je vous remercie d'avoir permis à Gabriel, qui est votre fils à présent...

CATHERINE, *baisant la main de Gabriel.*

Oui, mon fils bien-aimé.

VINCENT DE PAUL.

D'accompagner ici son frère. *(Les deux Enfants remontent un peu pour se donner la main.)* Il eût été cruel... *(plus bas)* imprudent surtout, de les séparer dans un pareil moment...

CATHERINE.

Vous avez raison, monsieur l'abbé, et j'ai bon espoir que ces chers enfants resteront toujours ensemble.

VALENTIN et GABRIEL, *avec joie.*

Ensemble !

GABRIEL.

Oh ! tenez, maman Catherine, je vous aimais déjà bien ; mais pour cette bonne parole-là, je crois que je vous aimerai encore davantage.

VINCENT DE PAUL, *bas.*

Vous m'expliquerez...

CATHERINE, *à mi-voix.*

Quand nous serons seuls, monsieur l'abbé.

VINCENT DE PAUL.

Laissez-nous, mes amis.

GABRIEL.

Monsieur l'abbé, maintenant que Valentin est tout à fait rétabli, remonterons-nous dans le grand dortoir ?

VINCENT DE PAUL.

Non, jusqu'à nouvel ordre, vous resterez dans mon appartement, près de moi... Gabriel, et toi, Valentin, vous aiderez ce soir la bonne sœur Agnès à faire le service intérieur.

VALENTIN.

Oui, monsieur l'abbé.

GABRIEL, à Catherine.

Vous nous direz adieu en partant, n'est-ce pas ?

CATHERINE.

Oui, mon Gabriel. (*Elle l'embrasse.*) A tout à l'heure !

VALENTIN.

Laissez-moi vous embrasser aussi, madame, vous qui avez dit qu'on ne nous séparerait pas. (*Il embrasse Catherine.*)

GABRIEL, l'emmenant par le fond.

C'est ton accident qui est cause de ça. Tu as eu une fameuse idée de te laisser tomber là-bas ! (*Haut.*) Au revoir, maman Catherine !

SCENE II.

CATHERINE, VINCENT DE PAUL.

VINCENT DE PAUL.

Qu'avez-vous à m'apprendre ? Avez-vous revu monsieur de Varannes ?

CATHERINE.

Non, monsieur l'abbé ; mais il médite, j'en suis sûre, quelque piège, quelque trahison nouvelle. Malgré votre bienveillance, malgré la sainteté de cette maison, asile bien plus sûr que l'hôtel de Saint-Géran, je tremblais pour nos enfants, nos enfants dont monsieur de Varannes a juré la perte. Pour arriver jusqu'à Valentin, il tuerait Gabriel ! Mais si Dieu nous vient en aide, dans quelques heures, Gabriel et Valentin auront quitté Paris, et dans deux jours la France.

VINCENT DE PAUL.

Qui les emmènera, qui les protégera pendant la route ?

CATHERINE.

Jacques, mon mari... Je lui avais écrit pour lui annoncer que j'avais retrouvé les deux pauvres abandonnés du pont Notre-Dame, mais que je ne pouvais savoir lequel des deux était notre fils. Ce matin, j'ai reçu une lettre de Jacques ; elle confirme pleinement la déclaration de Gautier ; de plus, elle m'apprend que Jacques, ne pouvant résister au désir de revoir cet enfant qu'avec moi il a tant pleuré, se met en route, et qu'il arrivera dans la journée à l'hôtel de Saint-Géran.

VINCENT DE PAUL.

Je devine alors votre projet. Jacques repartira secrètement, cette nuit même, de Paris ; il emmènera les deux enfants que monsieur de Varannes devra croire encore ici. Une fois en sûreté, Jacques enverra à M. de Courcelles des aveux écrits et

signés, qui, joints à la déposition du docteur Bertaud, et aux révélations de Gautier, devront établir et l'identité du fils de madame de Saint-Géran, et la culpabilité de monsieur de Varannes.

CATHERINE.

C'est cela. Aussitôt que je n'aurai plus à trembler ni pour Jacques ni pour Gabriel, alors, monsieur l'abbé, vous serez relevé de votre serment ; alors, révélant le secret de la confession, vous pourrez tout dire à madame de Saint-Géran.

VINCENT DE PAUL.

Pour hâter ce moment, il faut presser le départ. Si monsieur de Varannes savait la présence de Jacques à Paris, il aurait bientôt deviné le dessein qui l'y amène ; il le ferait arrêter peut-être. Convenons bien de nos faits : vous êtes certaine que votre mari arrivera aujourd'hui ?

CATHERINE.

Oui, monsieur l'abbé.

VINCENT DE PAUL.

Ne dites rien de ce projet à madame de Saint-Géran. Je me charge, moi, de l'en instruire, quand nous l'aurons accompli. Ce soir, à huit heures, amenez Jacques : pour qu'on ne vous voie pas entrer dans la maison, vous longerez les murs du jardin ; vous trouverez, à l'extrémité de ce mur, une petite porte : en voici la clef. — Jacques devrait encore se précautionner d'une voiture, afin de s'éloigner de Paris avec toute la rapidité possible.

CATHERINE.

Tout cela sera fait.

VINCENT DE PAUL.

Enfin, et quoi qu'il doive vous en coûter, Catherine, il faudra rester à Paris, et continuer vos visites ici, pour que M. de Varannes croie toujours Valentin et Gabriel dans cette maison.

CATHERINE.

Je vous comprends, monsieur... je resterai.

VINCENT DE PAUL.

Bien ! (*Il sort.*) Vous allez prendre, pour sortir, la route que vous devez suivre ce soir. (*Il frappe sur un timbre placé sur le bahut.*)

LA SOEUR AGNÈS, paraissant.

Ma sœur, conduisez dame Catherine jusqu'à la petite porte, au bout du jardin.

LA SOEUR AGNÈS.

Monsieur l'abbé, un étranger est au parloir, et attend votre bon plaisir.

910

VINCENT DE PAUL.

Faites d'abord ce que j'ai dit, puis vous amènerez ensuite cet étranger. (*Bas.*) A ce soir, Catherine; les enfants seront prévenus et prêts à suivre votre mari... Bon courage! Ayez confiance en Dieu!

CATHERINE.

Oui, en Dieu et en vous, monsieur l'abbé! (*Elle s'incline, et sort avec la sœur Agnès par la droite.*)

SCÈNE III.

VINCENT DE PAUL, *seul.*

Il fallait à tout prix éloigner ces enfants... Je tremblais pour eux, et je m'étonne que M. de Varannes n'ait pas déjà tenté de me les enlever... Il n'a paru ni dans cette maison ni à l'hôtel de Saint-Géran... Oh! Catherine a raison; ce calme apparent doit cacher quelques sinistres projets; mais il n'aura pas, je l'espère, le temps de les accomplir.

LA SŒUR AGNÈS, *annonçant.*

Monsieur le marquis de Varannes!

VINCENT DE PAUL.

Monsieur de Varannes!...

SCÈNE IV.

VINCENT DE PAUL, VARENNES. (*Sur un signe de l'Abbé, la sœur Agnès s'éloigne.*)VARENNES, *entrant par le fond.*

Ma présence ici vous surprend, monsieur?... Cette maison, ouverte à la souffrance, serait-elle donc fermée au repentir?

VINCENT DE PAUL.

Au repentir!

VARENNES.

Si je me présente à vous à cette heure, qui est, je crois, celle de votre repas du soir, c'est que je sais qu'à ce moment votre pieuse et sainte tâche de chaque jour est accomplie. 𐄂

VINCENT DE PAUL.

Quel que soit le motif qui vous amène, et à quelque heure que vous veniez à moi, monsieur, mon devoir est de vous entendre. (*Il fait signe à de Varannes de prendre un siège, puis il s'assied dans son fauteuil.*)

VARENNES, *s'asseyant et avec douceur.*

Monsieur l'abbé, quand nous nous sommes séparés, il y a trois jours, à la suite d'une scène pénible pour tous, je ne voyais plus en vous qu'un adversaire, et j'étais résolu à accepter la lutte que

vous alliez engager sans doute... Les preuves dont vous étiez armé pouvaient être contestées... les témoignages invoqués n'étaient pas tellement accablants qu'ils dussent m'écraser. Enfin, j'avais pour me défendre l'éclat d'un grand nom et de puissants amis... J'attendais le combat, et ma résistance énergique, opiniâtre, eût été victorieuse peut-être... Trois jours se sont écoulés, et aucune menace ne m'a été faite ; certes, monsieur, la crainte ne pouvait vous arrêter... j'ai dû penser que c'était la pitié. J'ai compris que le prêtre voulait laisser au coupable le temps d'interroger sa conscience et de se juger lui-même. C'est ce que j'ai fait, monsieur, et je viens vous dire : N'invoquez pas la justice des hommes ; celle de Dieu a prononcé. Condamné par elle, je me sou mets, je m'incline !

VINCENT DE PAUL.

Qu'entends-je ?

VARANNES, *baissant les yeux.*

Point d'éclat, de scandale ! Vous ne voulez pas la vengeance, mais la réparation... et cette réparation sera donnée entière. A madame de Saint-Géran, je rendrai son fils ; à ce fils, je rendrai ses biens... Demain, monsieur, une déclaration qui ne laissera plus de doute dans les esprits, déclaration écrite et signée par moi, vous sera remise... Je ne vous demande, en échange, que d'épargner à ma mémoire une flétrissure qui rejaillirait sur un nom que mes ancêtres m'avaient transmis noble et sans tache.

VINCENT DE PAUL.

Je n'ose vous comprendre, monsieur.

VARANNES, *avec humilité.*

Rassurez-vous, monsieur l'abbé... Pour éviter l'opprobre d'un crime passé, je n'aurai pas recours au sacrilège, je ne me tuerai pas... Mais demain je me bats avec monsieur de Courcelles... J'ai accepté son défi... La main du chevalier est habile et forte, et je ne me défendrai pas... J'ose encore vous supplier, monsieur l'abbé, de ne jamais dire à mon loyal et brave adversaire que, d'avance, j'avais assuré sa victoire.

VINCENT DE PAUL.

Est-ce bien vous, monsieur, vous qui me tenez un pareil langage ?

VARANNES.

Vous doutez encore ! et pourtant suis-je le premier pécheur que la grâce ait touché ?... S'il vous faut une preuve de ma sincérité, ne la trouvez-vous pas dans ma conduite depuis trois jours ? Ne savais-je pas que les deux orphelins du Pont Notre-Dame avaient quitté l'hôtel de Saint-Géran ? ne savais-je pas qu'ils étaient ici ? ne savais-je pas enfin que l'un des deux est le fils de ma cousine ? Eh bien ! monsieur, rien ne les défendait ici... que

72 LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME.

la sainteté même de leur asile... et cet asile a été respecté... Vous ajouterez foi à mes paroles, ou vous douterez de la puissance divine.

VINCENT DE PAUL, *à part.*

Mon Dieu ! si ma raison hésite encore, mon cœur et la religion m'ordonnent de croire.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA SOEUR AGNÈS, *entrant par le fond et portant une aumônière.*

Pardon, monsieur l'abbé, je vous apporte le produit des quêtes faites aujourd'hui dans la ville pour l'œuvre des Orphelins. (*Elle va pour la déposer dans le bahut ; Varannes l'arrête.*)

VARANNES.

Permettez-moi, monsieur, de joindre à ces dons une offrande bien faible et bien indigne. (*Il vide sa bourse dans l'aumônière.*)

LA SOEUR AGNÈS.

Tout cet or, monsieur !

VARANNES.

Je n'en ai plus besoin, ma sœur... Puisse sa destination nouvelle en purifier la source !

VINCENT DE PAUL.

Monsieur de Varannes, nous ne nous quittons pas encore ! Vous l'avez dit : Je veux la réparation et non pas la vengeance... Cette réparation, je l'aurais exigée dans quelques jours. Je vous remercie de m'épargner une pénible lutte... L'avenir peut encore racheter le passé, sans qu'il soit pour cela besoin d'une épée. Veuillez m'attendre, monsieur, et croyez qu'ainsi que sa puissance, la miséricorde de Dieu est infinie. (*À part.*) La prudence veut que rien ne soit changé aux projets de cette nuit. (*Bas.*) Venez, sœur Agnès ; j'ai une importante mission à vous confier. (*Haut.*) A tout à l'heure, monsieur ! à tout à l'heure ! (*Il sort à gauche.*)

SCÈNE VI.

VARANNES, *seul, et suivant Vincent du regard.*

Non, ce n'est pas la pitié qui vous fermait la bouche, saint homme !... Pour me perdre, il vous manquait encore l'aveu que Catherine hésitait à vous faire sans doute... mais vous auriez levé ses scrupules, ou plutôt vous attendiez pour parler que Jacques fût à l'abri de mes coups... D'un autre côté, il ne m'était plus possible de m'emparer de cet enfant, que les faibles murailles de cette maison protégeaient mieux que les plus puissants remparts. Lagourdaine lui-même, ce misérable qui tuerait un homme au pied d'une potence, lagourdaine refusait de violer

cet asile. « Que l'enfant sorte de la maison, disait-il, et j'en ferai ce que vous voudrez... ça ne sera qu'un meurtre ; mais l'enlever de la maison de l'œuvre, ce serait un sacrilège... » fit il veille, lui et ses compères, autour de cet hospice, attendant vainement que l'orphelin en franchise le seuil. Il m'a fallu chercher un autre moyen de détourner l'orage qui me menaçait... et, en me souvenant de monsieur de Montbazon, j'ai trouvé ce moyen. Vincent de Paul seul est à redouter pour moi ; dans quelques instants, j'espère, je ne le craindrai plus... et demain, ce n'est pas une victoire facile que trouvera le chevalier de Courcalles, mais une mort certaine. Je sais après cela ce qui m'attend dans l'autre monde ; mais je ne veux m'occuper que de ce qui peut m'arriver dans celui-ci.

SCÈNE VII.

VARANNES, VALENTIN, GABRIEL. *Valentin et Gabriel arrivent apportant une table toute dressée, et sur laquelle sont placés deux couverts.*

VARANNES, *allant s'asseoir sur le fauteuil à gauche.*

Ce sont eux ! Gabriel et Valentin !

VALENTIN, *à Gabriel et s'arrêtant.*

Monsieur de Varannes ! ce grand seigneur qui venait à l'hôtel de Saint-Géran.

GABRIEL, *à mi-voix.*

Je le vois bien ! Pourquoi t'arrêtes-tu ? Pourquoi trembles-tu ainsi ?

VALENTIN.

Je ne sais ; mais la vue de ce seigneur me fait mal, me fait peur !

GABRIEL.

Allons donc ! Un homme ne doit avoir peur de rien !

VARANNES, *à part.*

Valentin doit être l'héritier des Saint-Géran ; je retrouve en lui je ne sais quelle vague ressemblance avec le comte. D'ailleurs, la tendresse que Catherine laissait éclater pour Gabriel ne me permet plus de douter.

VALENTIN, *bas.*

Vois donc comme il nous regarde !

GABRIEL.

Eh bien, laisse-le faire, nous ne sommes pas laids à voir !

VARANNES.

Il serait inutile de les interroger, la leçon a dû leur être faite. (*Haut.*) Est-ce donc ici que soupe d'ordinaire monsieur l'abbé ?

GABRIEL.

Oui, monsieur. (*La nuit commence à venir.*)

VARANNES.

Deux couverts ! Vincent de Paul attend-il quelqu'un ?

GABRIEL.

On nous a dit qu'il souperait ce soir avec la personne qui l'attendait dans cette salle.

VARANNES, *à part*.

A merveille !

VALENTIN, *à part, allant chercher une chaise pour l'approcher de la table.*

Ce serait avec lui !

VARANNES, *désignant la place à gauche.*

Cette place doit être la sienne ?

GABRIEL.

Oui, monsieur. Boh ! j'ai oublié les fourchettes. Valentin, allume les bougies, on n'y voit plus. Tu trouveras du feu dans la cheminée. *(Il sort. La nuit est tout à fait venue. Valentin se dirige vers la cheminée et tourne le dos à Varannes.)*

VARANNES.

Allons, si j'hésitais je serais en vérité aussi niats que ce cagot de Lagourdaine. *(Il tire un flacon de sa poche.)* Ce Vincent de Paul est un homme comme les autres hommes... Personne ne peut me voir, et cette place est bien celle de l'abbé ! *(Il verse le contenu de la fiole dans le flacon placé devant le couvert de Vincent, à gauche. Au même instant, Valentin, qui est debout devant le bahut, fait jaillir la lumière, de façon que, dans la glace placée au-dessus du bahut, il a pu voir le mouvement de Varannes.)*

VALENTIN.

Ah !

VARANNES, *se retournant.*

Qu'avez-vous ?

VALENTIN, *troublé.*

Rien, monsieur, je me suis brûlé.

GABRIEL, *rentrant.*

Monsieur de Varannes, un homme est au parloir, qui demande à vous parler, ne fût-ce qu'un moment !

VARANNES.

Et avez-vous vu cet homme ?

GABRIEL.

De loin, mais je l'ai reconnu tout de suite, c'est Jérôme.

VARANNES, *à part.*

Jérôme qui veille pour moi à l'hôtel de Saint-Géran. Il a quel-

que importante nouvelle à m'apprendre sans doute. (*Haut.*)
 Merci. Je reviens. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

GABRIEL, VALENTIN.

GABRIEL.

Décidément, ce grand monsieur-là a une mauvaise figure.

VALENTIN, à lui-même, et s'approchant de la table.

Oh! oui. J'ai vu, j'ai bien vu.

GABRIEL.

Quoi donc?

VALENTIN.

Ce monsieur de Varannes debout devant cette table, et jetant quelque chose dans ce flacon.

GABRIEL, prenant les deux flacons remplis de vin blanc.

Celui-ci? mais non. Vois donc; le vin est aussi clair, aussi pur que celui qui est renfermé dans l'autre flacon.

VALENTIN.

J'ai pu me tromper.

GABRIEL.

C'est probable. Apporte les bougies. (*Valentin remonte vers le bahut pour prendre les bougies. — Gabriel à part.*) Qu'aurait-il pu mettre dans ce vin? Ma foi! à tout hasard! (*Il change les flacons de place sans que Valentin ait pu le voir.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VARANNES, puis VINCENT DE PAUL.

VARANNES, rentrant, et à part.

Jacques est à l'hôtel de Saint-Géran. Plus de doute! c'est lui qu'on attendait pour agir. Mais il arrivera trop tard.

VINCENT DE PAUL, arrivant de la gauche.

Pardonnez-moi, monsieur, de vous avoir fait attendre. Nous avons à causer encore, et j'ai pensé que vous ne refuseriez pas de prendre place à ma table, quelque simple et frugale qu'elle soit... Gabriel, va dire qu'on ne laisse plus entrer personne (*Gabriel sort. — A. Varannes.*) Veuillez vous asseoir. (*Varannes s'assied.*) Valentin, tu rentreras dans ta chambre avec Gabriel. (*Bas.*) Mais vous ne vous coucherez pas, mes enfants!

VALENTIN.

Bien, monsieur l'abbé. (*Vincent de Paul se dirige vers la table et s'assied dans le fauteuil à gauche.*)

GABRIEL, rentrant.

Monsieur l'abbé! un inconnu vient d'apporter pour vous ce

billet en recommandant qu'il vous fût remis à l'instant même.

VINCENT DE PAUL.

Donne, mon enfant. (*A Varannes.*) Vous permettez, monsieur. Attends. J'aurai peut-être une réponse à faire.

GABRIEL.

Je ne crois pas, monsieur, car le messager inconnu est reparti tout de suite.

VINCENT DE PAUL, *lit, puis après un temps, il donne la lettre à de Varannes.*

Tenez, monsieur, lisez ce qu'on m'écrit !

VARANNES.

Moi ! monsieur.

VINCENT DE PAUL.

Lisez.

VARANNES, *à part.*

L'écriture de Julie ! (*Lisant.*) « Monsieur l'abbé, défiez-vous de monsieur de Varannes. C'est un implacable ennemi ; l'entretien qu'il vous demande cache, soyez-en sûr, une trahison, un piège, la mort peut-être !... » (*Avec assurance.*) Cette lettre n'est pas signée.

VINCENT DE PAUL, *après un moment de silence et d'examen.*

Rendez-moi cette lettre, monsieur. (*Varannes, après un moment d'hésitation, donne la lettre à Vincent de Paul, qui la brûle.*)

VINCENT DE PAUL, *avec calme.*

Soupons, monsieur. (*Il sert Varannes.*)

VALENTIN, *à part.*

Un piège !... la mort peut-être. Oh ! j'ai donc bien vu alors ! (*Il s'approche de Vincent de Paul au moment où celui-ci, après avoir versé du vin dans son verre, le porte à ses lèvres.*) Arrêtez ! monsieur l'abbé, cette lettre que vous avez brûlée vous venait d'un ami, cette lettre est un avertissement céleste !

VINCENT DE PAUL.

Que dis-tu ?

VALENTIN.

Je dis que, tout à l'heure, monsieur de Varannes a jeté quelque chose dans ce vin. Je l'ai vu comme je le vois se troubler à présent !

VARANNES, *se levant.*

Une telle accusation !

VINCENT DE PAUL, *avec calme.*

N'est pas croyable, monsieur. Je vous ai accueilli comme un frère égaré qui revient à Dieu, et votre repentir n'aurait été

qu'un mensonge, vous ne seriez venu à moi que pour me tromper! Vous ne vous seriez assis à ma table que pour me tuer lâchement!... Je ne crois pas cela, monsieur. *(Il prend le verre.)* Vous le voyez, ma main, qui tient ce verre, ne tremble pas. La mort ne peut être là-dedans!

VARANNES, encore debout.

Ni dans votre verre, ni dans le mien, monsieur! *(Il se verse du vin contenu dans le flacon placé devant lui.)*

VINCENT DE PAUL, se levant.

A votre tour dans la sainte voie! *(Il boit. Valentin fait un mouvement.)*

VARANNES.

A vous, monsieur l'abbé! *(Il porte le verre à ses lèvres.)*

GABRIEL, l'arrêtant.

A votre tour, arrêtez! Je vous prévient que j'ai changé les flacons de place.

VARANNES, effrayé.

Que dit-il? *(Il pose le verre sur la table.)*

VALENTIN, vivement.

Vous le voyez, monsieur, cet homme frémit, il tremble... oh! plus de doute!

VINCENT DE PAUL.

Silence! *(Il prend le verre de Varannes et en jette le contenu.)*

GABRIEL.

Que faites-vous?

VINCENT DE PAUL.

Je vous remercie, monsieur, d'avoir tourné contre moi votre haine! J'aurais dû punir l'assassin d'un de mes orphelins... grâce au ciel, je puis pardonner à mon meurtrier! Sortez, monsieur, *(mouvement de Varannes)* et croyez enfin à cette Providence qui, pour sauver un pauvre prêtre, s'est servie de deux enfants.

VARANNES, allant prendre son manteau.

Monsieur, je n'accepte ni l'accusation ni la clémence. Je vous apportais la paix, vous voulez la guerre... Eh bien! soit, monsieur, la guerre! *(Il sort par le fond.)*

SCENE X.

VINCENT DE PAUL, VALENTIN, GABRIEL.

VALENTIN et GABRIEL, s'élançant dans les bras de Vincent de Paul.

Mon père! mon père!

VINCENT DE PAUL.

Merci, mon Dieu! merci, mes enfants! Si vous avez sauvé ma

78 LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME.

vie, c'est que ma vie peut encore être utile ! (*Il tient les enfants sur son cœur.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CATHERINE, AGNÈS.

AGNÈS, *entrant par la droite.*

Monsieur l'abbé, voici dame Catherine que j'ai attendue à la porte du jardin, comme j'en avais reçu l'ordre.

VALENTIN et GABRIEL.

Catherine !

CATHERINE, à Vincent de Paul.

Jacques est en bas, monsieur l'abbé.

VINCENT DE PAUL.

Oh ! c'est le ciel qui l'envoie ! qu'il emmène nos enfants loin, bien loin... Je connais maintenant monsieur de Varannes.

VALENTIN et GABRIEL.

Vous quitter, vous, notre père ! (*Pendant le dialogue suivant entre Vincent de Paul et Catherine, les enfants vont porter la table au fond.*)

VINCENT DE PAUL.

Il le faut, et là où l'on vous conduira, priez, mes enfants, priez.... Agnès, accompagnez-les... vous, Catherine, rappelez-vous que vous devez rester quelques jours... Il faut cacher à tout le monde le départ de Gabriel et de Valentin... à tout le monde !

CATHERINE.

Oui, monsieur ; mais il faut que je les amène au moins à Jacques, que je lui dise en lui montrant Gabriel : Voilà notre enfant !

VINCENT DE PAUL.

Allez donc, et que Dieu vous protège ! (*Il bénit les enfants qui sortent par la droite, avec Catherine et la sœur Agnès.*)

SCÈNE XII.

VINCENT DE PAUL.

Il fallait se résoudre à cette séparation... Ce misérable Varannes n'ayant pu m'atteindre, serait venu frapper ces enfants jusqu'au pied de l'autel Catherine n'a pas dû instruire madame de St-Géran..... Demain, je lui dirai ce que j'ai fait, mais en exigeant d'elle la promesse de taire le départ de Gabriel et de Valentin, qu'il faut qu'on croie toujours dans cette maison..... (*Bruit au dehors.*) Qu'est-ce donc ? Que se passe-t-il donc ?

CATHERINE, *au dehors.*

Ah ! monsieur l'abbé !

VINCENT DE PAUL.

Mon Dieu, qu'est-il arrivé ?... mes enfants.

CATHERINE, *arrivant.*

Ils sont enlevés!

VINCENT DE PAUL.

Enlevés! !

CATHERINE.

A peine avaient-ils franchi le seuil de la petite porte, à peine avais-je pu dire à mon mari : « Jacques, les voilà ! » que des hommes masqués s'élançèrent sur eux... C'était à Valentin surtout qu'ils en voulaient, car une voix s'est fait entendre qui leur criait : Celui-là, celui-là surtout!

VINCENT DE PAUL.

Oh! malheur! malheur!... Mais Jacques ne les a donc pas protégés?

CATHERINE.

Jacques est mort, mon père!

VINCENT DE PAUL.

Mort!

CATHERINE.

Mort en défendant son fils! Oh!... pourquoi ne m'ont-ils pas tuée aussi? (*Elle tombe à genoux.*)

VINCENT DE PAUL, *avec force.*

Parce qu'il faut que vous viviez, Catherine, pour que justice enfin soit faite! Parce qu'il faut que vous puissiez dire au prêtre enchaîné par son devoir : Défendez l'innocence, vengez les victimes, punissez les coupables, je vous relève de votre serment!

CATHERINE, *se relevant.*

Oh! oui, vengez mon mari... Sauvez mon enfant!

VINCENT DE PAUL,

Catherine, à présent que je puis parler, suivez moi!

CATHERINE.

Où donc?

VINCENT DE PAUL.

Au Palais-Cardinal!

ACTE V.

SEPTIÈME TABLEAU.

Chez Lagourdaine, logeur au Pont-au-Change. — Le théâtre est coupé en deux par une cloison. — Une salle, à gauche du public, occupe les deux tiers de la scène. Cette salle, d'un aspect misérable et sombre, n'est meublée que de deux chaises et d'une table recouverte d'une vieille tapisserie tombant jusqu'à terre; cette table est placée devant la cheminée au

premier plan, à gauche. — Au deuxième plan aussi à gauche, une porte. — Au troisième plan, au fond, la porte d'entrée avec une porte vitrée. — Au deuxième plan, à droite, en pan coupé, une fenêtre grillée. — A partir de cette fenêtre et sur la cloison, à droite une boiserie à hauteur d'homme, dans laquelle est cachée une porte ouvrant dans une tourelle occupant à droite le troisième tiers de la scène. — Cette tourelle ne renferme aucun meuble et n'est percée d'aucune ouverture. Les parois moussues attestent l'humidité de ce réduit. — Nuit au lever du rideau.

SCÈNE I.

VARANNES, LAGOURDAINE.

VARANNES, *entrant par le fond.*

Peste ! quelle obscurité ! (*Appelant.*) Apporte donc de la lumière, maître Lagourdaine... on n'y voit goutte dans ta mesure.

LAGOURDAINE, *en dehors.*

Attendez, monseigneur, que je trouve la clef.

VARANNES.

La clef !... c'est inutile, la porte est ouverte.

LAGOURDAINE, *paraissant avec de la lumière.*

C'est ma foi vrai... j'aurais gagé ma part du paradis que je l'avais fermée.

VARANNES.

Tu veux dire ta part de pilori... Le flacon que tu as fait respirer à Valentin pour le remettre de son émotion, doit l'avoir endormi.

LAGOURDAINE.

Complètement... il repose en bas dans la petite salle du rez-de-chaussée.

VARANNES.

Tu es sûr, au moins, que la porte de la rue est bien fermée ?

LAGOURDAINE.

Celle-là, j'en répons... à trois verroux !

VARANNES, *allant à la table, à gauche.*

S'il t'arrivait des locataires pour cette nuit, tu me promets de ne pas les recevoir ?

LAGOURDAINE, *allant vers la fenêtre, à droite.*

Il n'en viendra pas... j'ai éteint le flambeau de résine qui brûle ordinairement devant ma porte, ce qui veut dire aux passants : Il n'y a plus de place chez Lagourdaine, le logeur du pont au Change.

VARANNES, *tirant de sa poche de l'argent qu'il dépose sur la table.*

Voici ce que je t'ai promis pour l'affaire de ce soir... de plus,

le loyer de la maison qui restera fermée pour tout le monde, jusqu'à ce que je te permette de la rouvrir.

LAGOURDAINE.

Faudra-t-il loger le jeune homme dans la chambre de la tourelle?... Vous savez qu'elle est à votre service.

VARANNES.

Ah ! oui... la pièce mystérieuse dont la porte est si bien cachée dans cette boiserie que moi, qui la connais, j'aurais peine à la retrouver.

LAGOURDAINE.

C'est là. (*Il désigne le mur près de la tourelle.*) Il suffit de toucher le ressort, et la porte est ouverte!... Voyez! (*Il touche un ressort; un panneau de la boiserie rentre dans la cloison, et laisse un passage. En même temps le plancher de la tourelle se lève et découvre l'ouverture d'un abîme.*)

VARANNES.

C'est bien... j'ai déjà vu cela... ferme cette porte... tu mettras ailleurs notre prisonnier... Là, il serait trop près de la rivière.

LAGOURDAINE.

Oui, c'est un peu humide, au fond surtout. (*Il fait jouer le ressort, le plancher et le panneau reviennent en place.*)

VARANNES.

Descends... Si Valentin est réveillé tu l'amèneras ici.

LAGOURDAINE.

Oui, monseigneur... son lit est tout prêt dans cette chambre. (*Il montre la porte, au deuxième plan, à gauche.*) J'attendrai vos ordres pour lui faire changer de domicile. (*Il sort par le fond.*)

SCENE II.

VARANNES, seul, et s'asseyant près de la table.

Non, ce n'est pas la mort de cet enfant que je veux... au contraire, il faut qu'il vive pour détourner la tempête dont je suis menacé... Grâce à ce précieux otage, la comtesse de Saint-Géran elle-même plaidera pour moi auprès de mes accusateurs. Quelle sache que son fils existe; mais que je tiens la mort suspendue sur sa tête... Ses prières, ses larmes arracheront au docteur et à l'abbé Vincent de Paul le serment de se taire... voilà pour ma sécurité. Mais il ne me suffit pas d'ensevelir les secrets du passé... il faut encore que l'héritier des Saint-Géran ne puisse jamais me demander compte de sa fortune.

SCENE III.

VARANNES, LAGOURDAINE, VALENTIN.

LAGOURDAINE, précédant Valentin.

Encore une marche... là... n'ayez donc pas peur, petit... Quand

82 LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME.

vous serez mieux réveillé, vous verrez que la maison a encore assez bonne mine.

VALENTIN, *s'arrêtant à la porte du fond.*

Qui êtes-vous?... Je ne vous connais pas... Où m'a-t-on conduit?...

VARANNES.

Près de quelqu'un qui s'intéresse à vous plus que vous ne pouvez croire.

VALENTIN, *le reconnaissant.*

Vous!... Ah! vous me trompez, monsieur!... L'ennemi de Vincent de Paul ne peut pas être un ami pour moi. (*Consultant sa mémoire.*) Mais je me souviens à présent... Jacques n'avait pas emmené que moi... oui, nous étions deux à lutter contre ceux qui m'ont enlevé.

LAGOURDAINE, *regardant sa main.*

Je m'en souviens aussi... l'autre m'a mordu assez fort pour m'échapper... le petit scélérat, quel coup de dent!

VALENTIN.

Pourtant, je suis seul ici.

VARANNES.

Tout à fait seul.

VALENTIN.

Qu'est devenu Gabriel?... Qu'avez-vous fait de mon frère?

VARANNES, *se levant.*

Il ne s'agit pas de lui, Valentin... mais de vous... si j'ai voulu pour quelque temps vous séparer de tous ceux que vous avez connus, c'est, je vous le répète, dans votre intérêt... ou (*lui prenant la main*) plutôt dans celui de votre mère.

VALENTIN, *surpris.*

Ma mère!... vous avez dit ma mère?... elle existe!... vous la connaissez?...

VARANNES.

Sans doute... ne savez-vous donc pas déjà que vous êtes fils de madame de Saint-Géran?

VALENTIN, *avec joie.*

Elle! ma mère!... Ah! mon cœur l'avait deviné! Mais quand la reverrai-je?

VARANNES.

Avant peu! (*Mouvement de Valentin.*) Mais d'abord il faut lui écrire.

LAGOURDAINE, *préparant sur la table l'encre et le papier.*

Voici tout ce qu'il faut. (*Valentin va à la table et se dispose à écrire. Varannes l'arrête.*)

VARANNES, à *Valentin*.

Sous ma dictée... Deux lignes suffiront... les voici. (*Dictant à Valentin qui tient la plume.*) « J'existe, mon sort est entre vos » mains... Je vous en supplie, ma mère, faites tout ce qu'on » vous dira, pour que je vous doive une seconde fois la vie... » (*Voyant que Valentin n'écrit pas.*) Eh bien?...

VALENTIN, *se levant*.

Quand je saurai ce que vous voulez exiger d'elle, j'obéirai, monsieur... Si vous refusez de me le dire, comme ce doit être mal, faites de moi ce que vous voudrez... je n'écrirai pas. (*Il jette la plume sur la table.*)

VARANNES.

Il ose résister à mes ordres.

LAGOURDAINE.

Faut-il le contraindre à obéir, monsieur le marquis?

VARANNES.

Non... c'est inutile... (*S'approchant de Valentin, et avec une feinte modération.*) Valentin, vous réfléchirez... Viens, Lagourdaine, recevoir mes dernières instructions. (*Il sort avec Lagourdaine. — On ferme la porte au dehors.*)

VALENTIN, *seul un moment*.

Il m'enferme! Mais que voulait-il donc exiger de ma mère?... Pourquoi ne m'a-t-il pas répondu quand j'ai parlé de Gabriel?... Je n'en doute pas, on en veut à ma vie... et personne pour me défendre... Je suis seul, mon Dieu!... tout seul.

GABRIEL, *qui était sous la table, soulevant la tapisserie et montrant sa tête.*

Tu te trompes... nous sommes deux.

SCENE IV.

GABRIEL, VALENTIN.

VALENTIN, *avec surprise et bonheur*.

Ah! ils ne t'ont pas tué?

GABRIEL, *sortant de dessous la table*.

Pas encore...

VALENTIN, *se jetant dans ses bras*.

Gabriel!...

GABRIEL.

Valentin...

VALENTIN.

Tu as donc pu suivre ceux qui m'entraînaient?

GABRIEL.

Oui. Cramponné, suspendu derrière le carrosse dans lequel on

84. LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME.

t'avait jeté, j'ai tenu bon malgré la longueur et la rapidité de la course... mais il était temps qu'on arrivât, les forces allaient me manquer.

VALENTIN.

Et comment t'es-tu introduit ici?

GABRIEL.

Je me suis blotti sous la voiture lorsqu'elle s'est arrêtée... puis, profitant du moment où l'on ouvrait la porte pour te transporter dans la salle basse, j'ai pu, grâce à l'obscurité, me glisser dans la maison; j'ai gravi l'escalier... à tâtons... à la hâte... Arrivé à la dernière marche, j'ai rencontré cette porte sous ma main... Si elle eût été fermée, j'étais perdu, Valentin, car on montait derrière moi... Mais par bonheur la porte céda, et j'eus le temps de me jeter sous cette table... de là, j'ai tout entendu!.. Et maintenant, je suis prêt à partager ton sort... (*Avec force.*) Du courage, Valentin!... Dieu nous protège puisqu'il nous a réunis. (*Ils se prennent les mains.*)

VALENTIN.

Ah! je n'ai plus peur... nous sommes ensemble.

GABRIEL, *avec attendrissement.*

Oui, tu reverras ta mère... moi, la bonne Catherine.

VALENTIN.

Mais par quel moyen sortir d'ici?

GABRIEL.

C'est ce que nous allons voir. (*Écoutant.*) Silence!

VALENTIN, *à voix basse.*

On monte... on s'arrête à cette porte... Dieu! si l'on te voit!

GABRIEL.

On ne me verra pas!... (*Il se cache dans la chambre à gauche.*)

SCENE V.

LAGOURDAINE, VALENTIN.

LAGOURDAINE, *apportant une petite cruche d'eau, un verre, du pain et quelques fruits dans un panier; il met le tout sur la table.*

Voici votre souper... Je viens chercher la lettre... Monsieur le marquis est parti, mais je la lui porterai.

VALENTIN.

J'ai dit à votre maître à quelle condition seulement je pouvais écrire.

LAGOURDAINE, *mettant le panier à terre.*

Ah! fort bien... vous n'êtes pas encore décidé... mais, comme on dit : la nuit porte conseil. Votre chambre à coucher est là...

voulez-vous que je vous la montre en détail?... ça ne sera pas long. *(Il fait un pas vers la gauche.)*

VALENTIN, *se plaçant vivement devant la porte de la chambre où est Gabriel.*

C'est inutile !

LAGOURDAINE.

Au fait, vous ne pouvez pas vous tromper... *(Reprenant son panier.)* Ah ça ! neuf heures vont sonner, c'est l'heure du couvre-feu... Si au premier coup de cloche vous avez encore de la lumière, je viendrai l'éteindre, moi ! *(Il sort. Gabriel passe la tête et va sortir. Lagourdaine rouvre la porte. Gabriel rentre vivement.)*

LAGOURDAINE, *avec menace.*

Je reviendrai l'éteindre. *(Il sort et ferme avec bruit la porte.)*

SCENE VI.

GABRIEL, VALENTIN.

GABRIEL, *avançant la tête.*

Parti, n'est-ce pas ?

VALENTIN, *écoutant.*

Oui, parti !

GABRIEL.

Eh bien, il faut faire comme lui, nous en aller !

VALENTIN.

Y pourrons-nous parvenir ?

GABRIEL.

Essayons... J'ai confiance, l'abbé Vincent de Paul a dû prier pour nous. *(Regardant Valentin qui faiblit.)* Qu'as-tu donc ?

VALENTIN, *tombant sur la chaise.*

Si tu savais comme je suis faible, Gabriel... Tant d'émotions... Et puis, la fièvre me brûle... la soif me dévore. *(Il tombe sur la chaise près de la table.)*

GABRIEL, *passant à la gauche de Valentin.*

Tu as soif... justement voilà de l'eau. *(Il verse dans le verre.)*

VALENTIN, *allant pour prendre le verre.*

Donne... mon ami... donne.

GABRIEL, *l'arrêtant.*

Un moment... Le misérable chez qui nous sommes est aux gages de notre ennemi... C'est par l'ordre de celui qui a tenté d'empoisonner Vincent de Paul que cette eau t'a été apportée... Ne bois pas, Valentin, je ne veux pas que tu boives !

VALENTIN.

Ma poitrine est en feu, te dis-je... Mourir pour mourir... je veux

86 LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME

poser ce verre sur mes lèvres. (*Il prend le verre et en boit avidement la moitié de ce qu'il contenait.*)

GABRIEL, *reprenant le verre après Valentin.*

A ta santé, Valentin ! (*Il boit.*)

VALENTIN, *se levant avec effroi et à Gabriel.*

Que fais-tu ?... Mais si la mort est là-dedans ?...

GABRIEL, *qui a bu, lui tendant la main.*

Eh bien, je ne te survivrai pas ! (*Il dépose le verre.*)

VALENTIN, *joignant les mains.*

Mon Dieu... c'est pour lui que je te prie !

GABRIEL, *gaiement, après s'être tâté.*

Eh bien, ça ne va pas plus mal... Et maintenant, il faut songer à la fuite !

VALENTIN, *désignant la porte à gauche.*

Par là ?

GABRIEL.

Impossible !... Cette pièce n'a pas d'issue !

VALENTIN, *allant à la porte du fond.*

La porte est fermée... et au moindre bruit nous serions découverts !

GABRIEL.

Mais cette fenêtre ? (*Il y court.*) Elle est grillée, puis elle donne sur la rivière.

VALENTIN, *écoutant.*

Oui, j'entends l'eau qui bouillonne. Nous sommes au-dessus d'un gouffre... il nous engloûterait !

GABRIEL.

C'est vrai... de ce côté pas de salut possible... Ah ! par là. (*Il montre la cheminée.*)

VALENTIN.

Jamais je n'y pourrai monter.

GABRIEL, *courant à la cheminée.*

Sois tranquille... je te soutiendrai... Mais d'abord, attends...

VALENTIN.

Que vas-tu faire ?

GABRIEL.

Reconnaître le chemin... pour pouvoir ensuite te guider. (*Il se glisse dans la cheminée et disparaît.*)

VALENTIN, *un moment seul.*

Gabriel, prends garde de te blesser !

GABRIEL, *dans la cheminée.*

N'aie pas peur, n'aie pas peur !

VALENTIN.

O Seigneur!... Seigneur! protégez-le. (*Neuf heures sonnent.*)
 Neuf heures!... Cet homme va venir... je l'entends... Si Gabriel
 allait redescendre en ce moment... Voilà notre ennemi... Oh!
 qu'il ne le voie pas! (*Il éteint la lumière et se place devant la*
cheminée. — Nuit complète.)

SCÈNE VII.

VALENTIN, LAGOURDAINE.

LAGOURDAINE, ouvrant la porte.

Tiens! plus de lumière!

VALENTIN.

J'ai entendu sonner l'heure, et vous m'aviez ordonné d'éteindre.

LAGOURDAINE.

Vous commencez à devenir obéissant... c'est bon signe... de-
 main, nous aurons la lettre.

VALENTIN.

Oui... demain.

LAGOURDAINE.

Ah ça, où êtes-vous donc?

VALENTIN.

J'allais entrer dans ma chambre quand vous avez ouvert la
 porte.

LAGOURDAINE.

Vous ne verrez pas clair à vous coucher.

VALENTIN.

C'est égal, je trouverai bien...

LAGOURDAINE.

Alors, bonne nuit...

VALENTIN, *d'une voix tremblante.*

Bonne nuit!...

LAGOURDAINE.

Oh! moi, je ne dormirai pas...

VALENTIN, *à part.*

Il ne dormira pas.

LAGOURDAINE, *à part.*

Tout est convenu avec le marquis de Varannes... Je dois
 veiller pour attendre son signal et lui renvoyer le mien. (*A Va-*
lentin.) Au revoir.

VALENTIN.

Adieu.

LAGOURDAINE.

Eh! non, pas adieu... je reviendrai peut-être cette nuit... (*Il*
sort.)

SCÈNE VIII.

GABRIEL, VALENTIN.

VALENTIN, à lui-même.

Il reviendra... il m'a dit cela comme une menace... Oh! Gabriel a raison, à tout prix il faut sortir d'ici.

GABRIEL, sortant de la cheminée.

Sortir, dis-tu? hélas! ce ne sera pas par là... le passage est fermé par des barreaux de fer... j'ai essayé d'en desceller un...

VALENTIN.

Eh bien!

GABRIEL, avec désespoir.

Je ne peux pas... non, je ne peux pas.

VALENTIN.

Il faudra donc mourir dans cette maison... mourir sans avoir revu ma mère.

GABRIEL, vivement.

Attends... un souvenir qui me revient; oui... pendant que j'étais caché sous cette table... le marquis de Varannes a parlé d'une autre chambre qui doit être de ce côté... (Il désigne la droite.)

VALENTIN.

Par là, je n'ai point vu de porte.

GABRIEL.

Elle n'est pas apparente.., mais il s'agit de pousser un ressort caché dans la boiserie, alors une porte s'ouvrira, par là peut-être est notre salut... cherchons, Valentin, cherchons.

VALENTIN.

Cherchons...

GABRIEL, qui a regardé du côté de la porte du fond.

Attends... vois-tu, au-dessus de la porte, cette lumière?

VALENTIN.

Grand Dieu! (En effet on aperçoit une lumière au-dessus de la porte.)

GABRIEL.

Tais-toi. (Il va à la porte.) Oh! un verrou! (Il le ferme.)

LAGOURDAINE, en dehors.

Eh bien! vous n'êtes pas encore couché?

VALENTIN, cherchant dans la boiserie.

Tout à l'heure, monsieur, tout à l'heure.

LAGOURDAINE, agitant la porte qu'il veut ouvrir.

Ne mettez donc pas le verrou. .

GABRIEL, tenant le verrou fermé.

Il me brisera la main avant de l'ouvrir. (Bas.) Cherche, Valentin, cherche vite.

VALENTIN, *qui a continué à chercher dans la boiserie, jette un cri de joie.*

Ah ! le secret!

GABRIEL, *qui tient toujours le verrou.*

Ah ! merci, mon Dieu, merci ! (*La porte à droite s'ouvre, le plancher se lève.*)

VALENTIN.

La porte est ouverte, viens, Gabriel, viens vite. (*Il s'élance dans la chambre et disparaît dans l'abîme en poussant un cri.*) Ah !

GABRIEL, *s'élançant.*

Valentin... (*S'arrêtant à l'aspect de l'abîme.*) La rivière ! Ah ! (*Otant sa veste.*) Pour tous deux le salut, mon frère, ou pour tous deux la mort. (*Il se jette dans l'abîme. Lagourdaine agit toujours la porte du fond.*)

HUITIEME TABLEAU.

Un riche salon de l'hôtel de Varannes. — Portes latérales. Au fond, large vitrage avec balcon praticable, donnant sur la rivière et laissant voir dans l'éloignement les maisons du Pont-au-Change, et parmi ces maisons celle de Lagourdaine, se distinguant des autres par la tourelle au-dessus de la rivière. Effet de nuit au fond. Bougies allumées dans le salon.

SCENE I.

VARANNES, JÉROME.

VARNES *entre enveloppé d'un manteau et suivi de Jérôme.*

Ainsi donc, Jérôme, tu supposes que c'est à la recommandation du chevalier de Courcelles que madame de Saint-Géran t'a donné ton congé ?

JÉROME, *prenant le manteau de Varannes.*

Oui, monsieur le marquis. Mais je suis resté assez longtemps chez elle pour apprendre l'arrivée de Jacques à Paris.

VARANNES.

Grâce à toi j'ai pu prendre mes mesures, et maintenant j'attends et je brave mes ennemis... Madame la marquise n'est pas rentrée ?

JÉROME *dépose le manteau sur une chaise à droite.*

Non, monsieur; madame ayant su par un de vos porteurs que vous vous étiez fait conduire à la maison de la rue Saint-Victor a écrit à la hâte un billet que Bernard est allé porter... puis elle a quitté l'hôtel et n'est pas encore rentrée.

VARANNES, *à part.*

Folle !.. (*Haut.*) Maintenant rends-moi compte des commissions que je t'avais données.

JÉRÔME, *revenant à Varannes.*

Madame de Saint-Géran se rendra ici à l'heure indiquée.. Quant à l'abbé Vincent de Paul et au chevalier de Courcelles ils n'étaient chez eux ni l'un ni l'autre. J'ai laissé vos lettres. Enfin la barque que vous m'aviez ordonné de tenir prête est amarrée au bas de ce balcon. (*Jérôme indique le balcon du fond*) Une échelle de corde permet d'y descendre, et ce côté du quai est tellement désert...

VARANNES.

C'est bien. Va te placer dans le petit salon, et tu introduiras ici les personnes que j'attends; quand elles seront arrivées tu t'occuperas du dehors. Ah! surveille les alentours de l'hôtel et à la première alerte hâte-toi de m'avertir. (*Jérôme sort.*)

SCÈNE II.

VARANNES.

Je vais jouer cette nuit la partie décisive. Valentin en mon pouvoir me fait beau jeu; avec lui, je suis sûr de la victoire. Pourtant, en général habile et prudent, j'ai dû prévoir un revers et me préparer une retraite. Les portes de l'hôtel peuvent être gardées, les rues qui l'avoisinent cernées; même en ce cas, j'échapperais encore à mes ennemis, grâce à ce balcon, à cette échelle et à cette barque. Oui, je suis préparé à tout! Advienne maintenant que pourra.

COURCELLES, *dans la coulisse.*

C'est bien, c'est bien, je n'ai pas besoin que tu m'annonces.

VARANNES.

De Courcelles!

SCÈNE III.

VARANNES, COURCELLES.

COURCELLES.

Très-cher et très-honoré cousin, je me rends à ton invitation. Si j'arrive un peu tard, c'est qu'une dame est venue réclamer mon assistance. Inquiète du passé, effrayée de l'avenir, cette dame, voulant quitter le monde, a cru nécessaire de se faire accompagner par moi jusqu'à l'abbaye de Longchamps, où elle va s'enfermer pour n'en plus sortir. Tu as déjà deviné le nom de cette pécheresse repentante?

VARANNES.

C'est la marquise de Varannes.

COURCELLES.

Juste. Comprend-on cela? Deux époux qui se séparent après quinze jours de mariage... Au moment où la lune de miel devait répandre sur eux ses plus doux rayons... Vous étiez si bien as-

sortis... vous eussiez fait un charmant petit ménage... un enfer anticipé... Eh bien, non, elle a préféré le couvent à cet hôtel, elle a quitté Satan pour revenir à Dieu... un peu tard, peut-être ; mais les femmes se repentent toujours le plus tard possible. A mon retour, j'ai trouvé la lettre. J'ai supposé que tu voulais avancer l'heure de notre rencontre, ou bien encore me mettre hors d'état de tenir une épée... Eh ! eh ! mon très-cher, tu es sujet à caution... et pourtant... tu vois, je suis venu, j'ai eu confiance... Seulement, j'ai pris toutes mes précautions, et je suis prêt pour le combat ou pour le guet-apens.

VARANNES.

Mon cher et prudent cousin, il ne s'agit ici ni de duel ni surtout de guet-apens. Je t'ai convié tout simplement à une réunion de famille.

COURCELLES.

Ah !

VARANNES.

Oui, à une réunion intime !

COURCELLES.

Vraiment ?

VARANNES.

En nous séparant tout à l'heure, nous nous quitterons, j'en suis certain, les meilleurs amis du monde.

COURCELLES.

Ça m'étonnera bien.

VARANNES.

Je te jure qu'on nous réconciliera !

COURCELLES.

Et qui donc ?

JÉRÔME, *annonçant.*

Madame de Saint-Géran.

COURCELLES, *surpris.*

Ma cousine?... ici chez toi!...

VARANNES,

Elle-même.

SCENE IV.

LES MÊMES, M^{me} DE SAINT-GERAN.

VARANNES, *allant au-devant de M^{me} de St-Géran.*

Salut à ma très-chère cousine !

M^{me} DE ST-GÉLAN, *avec agitation.*

Monsieur de Varannes, cette lettre était bien de vous ?

VARANNES.

Sans doute.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

La promesse qu'elle renferme...

VARANNES.

Je la tiendrai.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN, *avec joie.*

Vous me rendrez mon enfant ?

VARANNES.

Ce soir même.

COURCELLES.

Qu'entends-je ! le diable se ferait-il ermite ?

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

Ah ! monsieur, je ne puis croire que vous vouliez vous jouer du cœur d'une pauvre mère. Oh ! rendez-moi mon fils, et j'oublie le passé ; que dis-je ! pour racheter cet enfant, pour payer une seule de ses caresses, je vous donnerais mon sang, ma vie.

VARANNES.

Madame la comtesse, il ne manque plus ici que l'abbé Vincent de Paul et Catherine. Quand ces deux personnes seront arrivées je vous dirai à quelles conditions votre fils pourra vous être rendu.

COURCELLES, *à part.*

Ah ! des conditions ! je commence à comprendre.

JÉRÔME, *annonçant.*

L'abbé Vincent de Paul et dame Catherine.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VINCENT DE PAUL, CATHERINE, *entrant par la gauche.*

VARANNES.

Monsieur l'abbé, vous avez reçu ma lettre ?

VINCENT DE PAUL,

Non, monsieur.

VARANNES.

Ne venez-vous pas de la rue Saint-Victor ?

CATHERINE.

Non, nous arrivons de Rueil.

VINCENT DE PAUL.

Où je suis allé trouver le cardinal de Richelieu.

TOUS.

Le cardinal !..

VINCENT DE PAUL.

Délié par le meurtre de Jacques, du serment qui me forçait au silence, j'ai tout dit au cardinal ministre. Le ministre indigné

voulait faire un exemple... mais je savais mes enfants en votre pouvoir. Alors j'ai prié pour vous, monsieur, et le cardinal après m'avoir entendu m'a remis ce blanc-seing en me disant : Faites de cet homme ce que vous voudrez... Monsieur de Varannes rendez à madame de Saint-Géran et à Catherine leur précieux trésor, et je ferai de cette page encore blanche un sauf-conduit à l'aide duquel vous pourrez quitter la France sans être inquiété ni poursuivi. Mais si vous refusez la grâce inespérée que je vous apporte, si vous préférez une odieuse vengeance à votre salut, je rédige alors l'ordre de votre arrestation.

CATHERINE, à *Varannes*.

Et les archers du roi sont en bas.

VINCENT DE PAUL.

Ils gardent les portes de votre hôtel, et n'attendent qu'un signe de moi pour exécuter cet ordre. Choisissez donc, monsieur, entre la réparation et un crime inutile, entre l'impunité dans ce monde et l'échafaud.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN.

Oh ! monsieur l'abbé, ne menacez plus. Avant votre arrivée, monsieur de Varannes m'avait révélé l'existence de mon fils, et s'était engagé à me le rendre.

COURCELLES.

Mais il ne vous a pas dit encore à quelles conditions.

VARANNES.

C'est pour vous les faire connaître que je vous ai tous réunis, vous qui avez chacun une part dans mon secret. Monsieur l'abbé, vous avez été net et précis, je vous parlerai avec la même franchise. Vous m'avez dit, monsieur, ce que vous espérez... je vais vous dire, moi, ce que je veux. De vous, monsieur l'abbé, c'est le désaveu complet de votre dénonciation au cardinal, de vous, comtesse de Saint-Géran, c'est l'attestation formelle du fait avancé par moi au docteur Bertaud.

COURCELLES.

Quelle audace !

VARANNES.

Devant cette déclaration toute ma conduite s'explique et s'excuse. Je n'ai pas voulu qu'un bâtard s'emparât du nom et des biens du comte de Saint-Géran ; pour éviter un scandale dans notre famille j'ai caché la naissance de cet enfant et j'ai dû le faire disparaître en respectant sa vie. Aujourd'hui je le rends à sa mère, mais parce qu'elle reconnaît elle-même que cet enfant n'a aucun droit ni au titre, ni à la fortune de Saint-Géran.

COURCELLES.

Oh ! c'en est trop !

VARANNES.

Chevalier de Courcelles, et vous, monsieur l'abbé, vous allez signer avec la comtesse la déclaration que d'avance j'ai rédigée. Ah! vous m'avez fait vos conditions, voici les miennes.

COURCELLES.

Infame! Mais c'est l'honneur de ma cousine que tu lui demandes de flétrir, de sacrifier pour sauver le tien.

VINCENT DE PAUL.

Et si la comtesse refuse, que ferez-vous?

VARANNES.

Comme les archers du roi attendent un signe de vous, des hommes à moi ont les regards tournés vers ce balcon. (*Il ouvre la fenêtre.*) A un signal convenu il tueront Valentin.

TOUS.

Ah!

CATHERINE.

Et Gabriel, Gabriel aussi?

VARANNES.

Un fanal que vous pourrez voir briller d'ici vous annoncera la mort de ces enfants, que vous aurez tués vous même.

CATHERINE.

Oh! non, non, vous ne ferez pas ça. Un homme qu'on assassine peut lutter, il peut se défendre, mais égorger de pauvres enfants... Oh! non, non, ce serait trop lâche, trop infâme... Non vous ne ferez pas ça.

VARANNES.

Je le ferai.

COURCELLES.

Mais si je te tuais là, comme on écrase un serpent? tu ne pourrais pas donner le signal, et justice enfin serait faite!

VARANNES.

Si dans une heure on ne me m'a pas revu là où Valentin est gardé, l'ordre est donné et sa mort doit venger la mienne.

CATHERINE.

Ah!...

M^{ME} DE SAINT-GÉLAN.

Misérable! A moi qui suis une honnête femme tu veux faire avouer un déshonneur!

CATHERINE, à madame de Saint-Géran.

Je comprends; c'est votre honneur qu'il vous demande, et vous le lui donnerez, oui, car avant d'être une honnête femme devant les hommes, vous êtes mère devant Dieu. Qu'il le prenne cet honneur, et qu'il vous rende votre enfant... Oh! vous n'hésitez pas... Tenez, cet homme est encore couvert du sang de mon

mari; eh bien, voyez, je suis aux genoux de cet homme, je ne le maudis plus, non, je le prie! (*Elle tombe à genoux.*) Tuez-moi monsieur, car je pourrais parler, tuez-moi, mais faites grâce à Gabriel, faites grâce à nos enfants.

M^{me} DE SAINT-GÉRAND, à Varannes.

Donnez-moi, cette déclaration monsieur, je suis prête à la signer.

VARANNES.

Enfin!

(*Madame de Saint-Gérand prend la plume pour signer.*)

COURCELLES, l'arrêtant.

Attendez, ma cousine... Quelque chose me dit que cet homme vous trompe encore.

VARANNES.

Je vous jure à tous... (*A ce moment un fanal brille de l'autre côté du quai, à l'extrémité de la Tourelle.*)

COURCELLES, au balcon.

Tenez... voyez... voilà le signal qu'il vous annonçait tout à l'heure; pendant que vous vous déshonoriez ici, on assassinait votre fils là-bas!

VARANNES.

Ah! c'est impossible!

CATHERINE, M^{me} DE SAINT-GÉRAND, atterrées.

Ah!

COURCELLES.

Ils seront au moins vengés. A nous les archers du roi! (*Il va à la porte à gauche.*)

VARANNES.

Ils arriveront trop tard. (*A part.*) A moi la barque. (*Il s'élance vivement vers le balcon pendant que Courcelles appelle les archers et que Vincent console les deux mères; mais il recule épouventé en voyant gravir et sauter sur le balcon Valentin et Gabriel.*)

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, VALENTIN, GABRIEL, puis LES ARCHERS DU ROI.

VARANNES.

Valentin, lui... lui vivant?

M^{me} DE SAINT-GÉRAND et CATHERINE.

Valentin! Gabriel!

GABRIEL et VALENTIN.

Ma mère! (*Les enfants courent à leurs mères.*)

VINCENT DE PAUL.

Dieu fait encore des miracles.

COURCELLES, *aux Archers.*

Vous, faites votre devoir.

M^{me} DE SAINT-GÉRAN, *à Valentin.*

Qui t'a sauvé, mon pauvre enfant?

VALENTIN, *montrant Gabriel.*

Lui, ma mère.

CATHERINE.

Toi, mon Gabriel!

GABRIEL.

Il était tombé dans un abîme, je m'y précipitai après lui, et malgré la violence du courant et l'obscurité de la nuit, nous avons pu gagner une barque amarrée à ce rivage... Une fois dans cette barque notre cœur nous a guidés.

VALENTIN.

Et nous sommes venus à nos mères...

VINCENT DE PAUL, *levant les mains au ciel.*

Comme les *Dieux* sont à Dieu! (*Valentin et Gabriel tombent au pieds de ces ... qui les bénit. — Tableau.*)

FIN,